

CENLIVANE OU LES MÉMOIRES D'UNE ELFE SYLVAINE

Michelle Cendré

Mémoires d'un pilier de taverne, page 2

Première Pierre, page 7

Franc-Côte, page 14

Un Nouvel Elfe, page 48

Mission : Sauvetage d'un elfe noir, page 54

MÉMOIRES D'UN PILIER DE TAVERNE

An 4335

Que peut-il advenir de bon quand on traîne dans une taverne ?

Toutes les histoires qui se terminent mal commencent dans une taverne. Parce qu'on a bu plus que de coutume, parce qu'on subit un coup de fatigue, parce que notre bourse est plus asséchée que notre gosier.

On est resté derrière le verre ou la chope au-delà de la limite qu'on s'était fixée, on s'est trop attardé... et le client est là, avec sa mission bâtarde. Parce que sa mission est forcément vouée à l'échec. Un client « normal » se serait rendu dans n'importe quelle maison convenable, au siège d'une guilde réputée ou... Pour recruter dans une taverne, il faut être au moins aussi désespéré que le mercenaire que l'on engage.

Donc tout a commencé dans une taverne.

J'avais vraiment bu plus que de raison. Et il faut une sacrée quantité de bière, de vins et d'alcools divers pour que l'ivresse commence à poindre dans ce corps taillé pour les champs de bataille, mais c'était un jour morne, un jour où rien ne saurait aller. Alban m'avait foutue dehors. Une fois de plus. Une fois de trop ? Qu'avais-je donc fait pour mériter sa colère cette fois ?

J'imagine que ce n'était que la conséquence de l'une de mes nombreuses infidélités. Avec le recul, je regrette vraiment cette période de ma vie. Nous n'avions pas une trentaine d'années à passer ensemble et j'aurais pu... j'aurais dû, sur un temps aussi bref, me tenir à carreau ou, au moins, être plus discrète, mais j'avais à peine un peu plus d'un siècle et je bouillais, au sens propre. J'avais une soif de sang et de chair fraîche, je voulais tuer et baiser,

planter mon épée dans les corps de mes ennemis ou sentir se planter en moi la vigueur et la vie.

Alban n'aurait pas dû me rencontrer, pas dans cette incarnation, pas dans cette époque. Je ne pouvais pas vivre avec lui. Être réduite à l'inactivité dans ce quartier rempli de jeunes humains, fiévreux de leur engagement en tant que paladins au service de son dieu. Qui lâcherait un loup au milieu de son propre troupeau ?

Le plus étrange, au fond, est que je reste persuadée qu'Alban le savait et qu'il ne m'en a pas réellement voulu. Il m'aimait comme j'étais. Mais il me mit à la porte en me hurlant dessus toute la colère que mes infidélités répétées et voyantes avaient fait naître en lui.

Hé, vieille elfe percluse de nostalgie, voilà que tu t'éloignes de ton histoire !

Donc j'étais dans cette taverne, triste et ivre. Triste de mes propres fautes, ivre d'une absorption prolongée et insatisfaisante. Et le client est entré.

C'était un petit humain, rondouillard, essoufflé. Ses cheveux gras qui pendaient lamentablement sur son front rougi accentuaient son air pathétique. Ses yeux avaient roulé, faisant le tour de la grande salle commune, puis s'étaient posés sur moi. J'imagine que je correspondais à l'image qu'il se faisait du mercenaire sans scrupule, avec ma cotte de mailles mal entretenue, mon visage aviné et mon épée posée à mes côtés.

Il s'est assis à ma table et j'ai éructé un :

— Hé, ta gueule me revient pas, j'ai pas envie de coucher avec toi !

... mais il a agité ses petites mains boudinées, affolé :

— Non, non, madame, point de méprise. Je ne cherche pas ce genre de commerce.

— Et je ne vends rien de ce genre !

— C'est une lame que je souhaite engager.

Le reste de la scène est floue. Non que ma mémoire vacille, je me sens encore bien alerte (et peux le prouver à qui en douterait !), mais je ne me suis jamais rappelée ce que j'avais vraiment promis à cet homme. Je me souviens juste que, quelques jours plus tard, j'étais en route, faisant équipe avec trois autres mercenaires et, quelque part, heureuse de cet incident qui me donnait un bon prétexte pour m'éloigner quelques temps de Franc-Côte, et de mon époux.

Ils étaient trois, donc.

Il y avait Soleyn qui était quasiment de ma taille, plutôt petit donc pour un humain,

avec cette fragilité qui leur est si typique. Il se disait magicien et il fallait le croire sur la bonne mine de sa robe si usée qu'elle en était gris fané. Pas le genre de compagnon idéal pour une chevauchée de plusieurs jours.

Il y avait aussi Trenq et Angueyran dont le gabarit était plus conforme à ce qu'on en attendait. Le premier était un barbare, probablement du Haut Nord, et pas suffisamment jeune pour chercher encore l'aventure. Le deuxième était a priori un vrai mercenaire, croisement improbable entre deux humanoïdes non identifiés. Mon imagination me susurrait qu'un orc et un elfe s'étaient accouplés et, même avec le recul, je pense que j'étais dans le vrai, car il semblait puissant et son physique, un brin lourdaud, n'était néanmoins pas rebutant.

Drôle de troupe ainsi constituée, j'en déduisis que je n'étais pas la seule créature à avoir besoin d'argent et d'un prétexte pour fuir la ville.

Le voyage ne dura que quelques jours et nous fûmes bientôt à Pélainos.

Comme prévu – Soleyn, contrairement à moi, se souvenait parfaitement des termes de notre engagement –, nous trouvâmes le dénommé Ambroisil Malperium chez lui. C'était l'exacte réplique du petit humain qui nous avait engagé : gras, inquiet... De toute évidence, les deux marchands avaient dû conclure de mauvais arrangements et devaient unir leurs forces contre un ennemi commun moins idiot qu'eux.

Je me souviens m'être demandée si j'avais besoin à ce point d'argent pour me mettre au service d'humains dont le sort me désintéressait particulièrement, mais mes pensées ne devaient pas être aussi claires qu'aujourd'hui.

Bref, nous rencontrâmes Ambroisil et, comme nous avons été engagés pour cela, nous prîmes avec lui la route d'Eslet où il devait récupérer... un paquet ? avant que nous le conduisions auprès de notre client.

En réalité, cela semblait de l'argent facilement gagné.

Le voyage lui-même n'était pas long et, au fur et à mesure que le temps passait, j'appréciais de plus en plus la compagnie du petit Soleyn.

C'est assez étrange, je crois que j'ai toujours eu un faible pour les gringalets en robe. Kirien dirait que je suis fascinée par la magie parce que je n'y comprends rien, mais ce sale nécro a toujours essayé d'insinuer que j'étais moins futée que lui. Ce qu'il est loin encore d'avoir prouvé, car l'histoire sylvaine m'a inscrite au rang des plus grands généraux et je ne pense pas qu'il puisse se vanter de rien de similaire à Ankomnia, sa ville natale.

Mais je digresse à nouveau.

Je crois qu'aucun de nous ne savait réellement pourquoi il était sur cette route, ce jour-là, si bien que notre attention était quelque part, mais certainement pas là où elle aurait dû se trouver.

Ils nous sont tombés dessus à... dix. Seulement dix.

Même sans la magie de Soleyn, Trenq, Angueyran et moi aurions largement dû en venir à bout. Ce n'étaient pas des guerriers entraînés, des mercenaires. C'était juste une bande de petits brigands, embauchés pour l'occasion, probablement pour une poignée d'or.

Le combat a été extrêmement rapide. L'un d'eux a tué Soleyn dans les premières secondes alors qu'il se préparait à incanter, d'un carreau d'arbalète en pleine gorge. Il y a eu quelques coups d'épée, nous avons dû les blesser (un peu) et ils ont tué Ambroisil avant de nous abandonner là puisque nous étions sans intérêt.

La petite troupe a disparu à l'horizon et nous sommes restés un moment sans rien dire.

— Comment avons-nous pu échouer ? demanda Trenq, soudain fatigué.

Angueyran bafouilla et finit par lâcher :

— Ils étaient nombreux, pas de notre faute si le marchand a été radin sur l'escorte.

Un bref instant, j'hésitai entre rire et colère, mais ce fut la colère qui l'emporta :

— T'es vraiment un abruti, tu le sais ? Si tu ne peux te battre qu'à un contre un, tu penses que tu auras encore souvent des contrats ? C'est tout notre métier qui repose sur l'idée que tu vaux plusieurs hommes ! Ils étaient dix et nous étions quatre. On aurait mieux fait d'y rester ; au moins, Soleyn ne mourra pas de honte, lui !

— La honte, ça coûte cher, j'ai pas les moyens, lâcha Trenq, pâle et lointain.

— Je n'ai pas les moyens non plus, haussai-je les épaules. Je suis une Tanäan'Danal ! Des elfes noirs eux-mêmes ont payé pour mes services !

— Que va-t-on faire ? s'inquiéta Angueyran d'une voix mal assurée.

Je ne pouvais pas retrouver seule le petit marchand, j'étais trop imbibée lors de notre rencontre et son visage était flou dans ma mémoire. Aussi Trenq m'accompagnait. Nous avons défait Angueyran de toute obligation envers nous car, sans trop savoir pourquoi (d'aucuns diraient l'instinct), il me semblait que le vieux barbare était plus fiable que le bâtard non-identifié.

Quoiqu'il fût inquiet et probablement sur ses gardes, nous n'eûmes aucune difficulté à retrouver notre client qui logeait dans une auberge sordide à quelques rues à peine de la taverne où il nous avait engagés.

Trenq me le désigna et, quand nous fûmes sûrs de la cible, je lui fis signe de partir. Nous ne nous étions jamais rencontrés et nous ne nous reverrions plus jamais, et c'était très bien ainsi.

La suite ne fut que pure routine.

On dit qu'il n'y a pas d'assassins chez les elfes sylvains, car ils sont trop « nobles » pour se laisser aller à d'aussi répugnantes activités ; mais je ne sais pas bien si quelqu'un croit à ces sottises, sinon les hauts elfes qui paient fort cher nos services en imaginant que leurs mains sont restées propres. Bref, assassin ou mercenaire, je ne sais pas trop quelle est la différence. On nous paie pour tuer. Tuer un pauvre type dans son lit ou sur un champ de bataille, au résultat, c'est pareil : le type est mort.

J'attendis donc la nuit et n'eus aucun mal à me glisser à l'intérieur de l'auberge.

— Je suis vraiment désolée, glissai-je à l'oreille de mon client, tout en plantant largement ma lame dans le corps sans défense du petit marchand. Je n'ai pas les moyens de te laisser en vie.

Ce qu'il faudrait retenir de tout ça, à vrai dire, c'est qu'il ne faut jamais accepter une mission quand on est saoul ! Et, surtout, ne jamais engager un mercenaire ivre !

PREMIÈRE PIERRE

An 4351

L'ennui est rarement le début d'une grande aventure...

Sur le seuil de la porte, Opale de Présia hésita. Quoique je ne la connusse pas personnellement, je la reconnus aisément. Cette toute jeune femme, trop délicate pour la ville, était l'épouse du très âgé et très riche Eric de Présia. C'est ainsi chez les hommes : certaines de leurs femelles ne voient pas la mésalliance quand la fortune est trop brillante. Pauvre race faible et éphémère.

À l'entrée de la maison des Tanään'Danal, l'humaine avait spécifiquement demandé à me voir et j'en avais été avertie par un petit artefact, peu gourmand en magie et bien pratique, dont la réplique était installée dans toutes les chambres de la vaste demeure. Je l'attendais donc en continuant à ranger quelques papiers.

C'était une drôle d'époque, terriblement calme. Je traînais à Franc-Côte dans l'espoir de passer un peu de temps avec ma fille, Cassandra, mais celle-ci m'ignorait depuis la mort de son père, mort dont elle me tenait pour responsable, je crois. Comme si quoique ce soit eut pu empêcher la mort d'un humain. Elle m'ignorait, en réalité, tout en suivant la voie des Tanään'Danal, peut-être parce que, au fond, elle sentait bien qu'elle était une sylvine et une guerrière avant tout. Bref, je m'ennuyais. Terriblement. J'avais bien quelques affaires en vue, mais aucune qui fut assez excitante après plus d'un siècle d'aventures sanglantes.

Opale hésitait donc, au seuil de ma porte, et je ne fis aucun mouvement vers elle. Règle basique de la chasse : laisser s'approcher la proie. Et, comme je l'ignorais, perdue dans mes papiers, elle se décida :

— Bonjour, je suis Opale de Présia.

Je me tournais vers elle :

— Bonjour, madame.

— Vous êtes Cenlivane des Tanään'Danal, n'est-ce pas ?

Depuis qu'on m'avait annoncé sa visite, j'étais curieuse : pourquoi et comment une

dame de sa qualité pouvait me connaître, moi ? J'avais acquis, je le savais, une certaine réputation de mercenaire, mais je ne tenais pas à ce que tout Franc-Côte me montre du doigt.

— C'est moi, oui, ne pus-je que répondre.

— J'ai besoin de votre aide, lâcha-t-elle aussitôt.

Elle dut noter mon air surpris car elle avança vers moi et, sans y avoir été invitée, s'assit sur l'une des trois chaises de la chambre. Elle me regarda droit dans les yeux et reprit :

— Je sais ce que vous pouvez faire. Vous l'avez fait pour ma grand-mère.

J'avais beau avoir de la mémoire, si je la connaissais elle car son mariage avait fait grand-bruit, je ne connaissais pas sa généalogie.

— Élisabeth Trenvor, dit simplement Opale qui interpréta justement mon silence.

Élisabeth Trenvor.

Je devais tuer son mari parce qu'on m'en avait donné l'ordre et qu'on me payait cher pour obéir aux ordres. Ce n'était qu'un humain et puisqu'ils sont par nature éphémères...

Comme toujours, j'aimais prendre mon temps, me renseigner. À l'époque, je n'avais pas analysé pourquoi je me renseignais toujours sur la famille, l'entourage : ma future victime avait-elle des enfants ? Laisserait-elle de vieux parents sans assistance ? Je savais seulement que cela déterminerait ma façon de procéder.

En apprenant à connaître les Trenvor, je découvrais une Élisabeth paumée, mariée très jeune par des parents inquiets de son avenir financier à un sale type qui avait la main leste dès que l'épouse essayait de battre des ailes. Ce fut donc une complice idéale. Lasse, rêvant d'un avenir meilleur, elle m'ouvrit leurs portes et allégea ma conscience déjà naturellement bien légère.

— Je me souviens d'elle, reconnus-je.

— Votre mari vous bat ? enchaînai-je sans trop savoir où devait me mener cette conversation.

Opale était récemment mariée et la lune de miel avait donc été de bien courte durée. La jeune femme se tortilla sur sa chaise, mal à l'aise, cherchant visiblement ses mots.

— Vous savez, je ne voulais pas l'épouser, commença-t-elle, mais les choses sont allées très vite. Il insistait que cela mettrait mes parents à l'abri, qu'ils étaient menacés...

— Menacés ? répétai-je, mon intérêt s'éveillant doucement.

— Mes parents ont un petit commerce en bordure des quartiers Est. Quand ils ont démarré, ce n'était pas grand-chose, évidemment, mais maman a un goût incroyable pour

les étoffes et elle s'est fait une bonne réputation auprès des dames aisées.

— Et l'argent attire le racket, conclus-je.

Opale soupira et baissa la tête.

— Mes parents n'ont jamais voulu m'inquiéter, mais je ne suis pas stupide.

— Et Éric vous offrait l'argent, la protection, la belle vie...

— Il est à l'origine des rackets sur cette partie de la ville, lâcha la jeune humaine qui avait brusquement relevé la tête et qui me regardait droit dans les yeux. Je pensais juste que c'était un commerçant futé, qu'il avait fait fortune au loin, que sais-je ? Je respecte la richesse quand elle est honnêtement acquise !

— Divorcez et payez-vous des gardes du corps, remarquai-je en me disant que, finalement, les histoires des humains m'ennuyaient toujours autant.

— Vous ne comprenez pas !

Opale haussa les épaules et ses yeux se remplirent de larmes, de rage, de colère, d'une patience probablement mise à bout.

— Il considère que je lui appartiens, il ne me laissera pas partir *comme ça*.

Officiellement, je n'ai jamais été un assassin car il n'y a pas d'assassin chez les elfes des bois : ils sont le peuple élu de Myrania, la déesse des Justes, et, si vous en doutiez, ils avaient, il n'y a pas si longtemps, les moyens de lever une armée pour vous le rappeler. Ils sont les Élus. Plus Élus que les hauts elfes, leurs cousins, puisque les hauts elfes ne savent pas se battre.

Officieusement, j'ai cessé mes activités d'assassin, pour le compte des hauts elfes justement, il y a plus de quarante ans. Non pas que je répugne brusquement à la vue du sang, mais « garde du corps » reste plus approprié pour se présenter dans n'importe quelle circonstance mondaine.

— Le monde a changé, petite humaine, fis-je doucement. Je ne m'occupe plus d'affaires comme celles de votre grand-mère.

Mais Opale de Présia ne voulait plus reculer :

— Vous êtes une femme, comme moi, vous devez m'aider !

D'ordinaire, je l'aurais reprise en lui faisant remarquer que, non, je n'étais pas une femelle humaine et qu'aucune sylvaïne n'aurait accepté un mariage forcé, mais, quelque part au fond de mon esprit noyé d'ennui, une petite cloche sonna. Si Eric de Présia occupait une position dominante dans Franc-Côte...

— Je ne vends pas mes services pour une lutte de pouvoir entre deux humains, tentai-je.

— Il ne s'agit pas de cela, s'emporta Opale. Je me moque de la fortune de ce tordu, je veux juste reprendre ma liberté !

La liberté ne se refuse jamais. Même à un esclave : s'il veut partir, on le tue, mais on ne l'emprisonne pas.

— Je vais y réfléchir, dis-je simplement à la jeune femme en la raccompagnant, lui signifiant que l'entrevue était terminée.

J'avais toujours su, bien évidemment, que la puissante cité de Franc-Côte était le théâtre de luttes de pouvoir, de batailles, mais je ne m'y étais jamais vraiment intéressée. Les murs et la pierre de la ville sont rapidement étouffants et j'étais plus souvent sur les routes que dans les rues. Pourtant quelque chose avait changé. En m'attardant ici trop longtemps, espérant que Cassandra passe enfin un peu de temps avec moi, mes oreilles avaient entendu parler de commerces, d'or... et d'étranges réflexions me venaient.

Si les elfes et les humains peuvent avoir des enfants entre eux, cela demeure extrêmement rare : nos vies ne sont pas faites pour se croiser. L'homme est agité, se reproduit plusieurs fois en peu d'années, meurt très tôt. L'elfe meurt souvent d'ennui avant que de vieillir, n'a que peu d'enfants, quand il en a. Aussi, au fil du temps, nos conquêtes se sont réduites, nos territoires se sont recroquevillés... alors que nous pourrions reprendre une politique d'expansion en nous alliant aux faibles humains !

Dans la salle commune de notre maison, je trouvais quelques cousins désœuvrés. Même si la renommée de ma tante, Laurentia, assurait à notre famille des commandes régulières, le plein emploi était une utopie... pas forcément souhaitable : il y a toujours besoin de main-d'œuvre disponible rapidement.

Je réunissais donc une petite équipe, sur un coup de tête, sans savoir que la décision que je prenais ce jour-là allait changer les années à venir du peuple sylvain.

Jory et Trendon furent chargés de se renseigner sur le commerce dans les quartiers Est. Qui vendait quoi ? Qui rackettait qui ? Où était le pouvoir ? Quant à Thibert, dont la lignée est peu certaine autant que la carrure est large, il m'accompagna découvrir la vie d'Éric de Présia et de son entourage.

De Présia était un homme d'une cinquantaine d'années, mais, contrairement à d'autres humains, il n'avait pas l'âge séduisant : ses cheveux, plats, se faisaient rares, sa peau se gravait de rides qui trahissaient qu'il aboyait plus souvent qu'il ne souriait et je songeais qu'il y avait quelque chose de répugnant à imaginer une perle comme Opale entre ses mains.

Une génération d'humains, c'est une vingtaine d'années, trente ans tout au plus. Si, pour un elfe, cela ne signifie pas grand-chose, dans une cité habitée en grande partie d'hommes, cela peut tout changer.

J'avais vécu quelques années à Franc-Côte au début de mon mariage avec Alban, le clerc humain dont Cassandre est la fille. J'avais traîné alors dans la ville, usant mon ennui quand je ne trompais pas mon mari, et, pourtant, alors que j'avais connu par cœur une bonne partie des pierres, tant de choses avaient changé.

Les parents d'Opale, par exemple, n'étaient installés que depuis quelques années, mais leur commerce était déjà florissant, voire, à en croire quelques clientes fortunées, « totalement indispensable ! » Et l'argent attire les ennuis, sauf quand on sait planter son épée avant de discuter.

Quand, une semaine plus tard, Jory, Trendon, Thibert et moi nous réunîmes pour faire le point sur ce que nous avons découvert, tout ce qu'Opale avait pu me dire se révélait exact : Éric de Présia rackettait bien les commerces des quartiers Est car il s'agissait de fortunes récentes, des artisans qui ne devaient leur richesse qu'à leur travail et qui n'avaient pas les mêmes réflexes de défense que de vieilles familles depuis longtemps installées dans l'opulence.

— Quelle est la suite des événements ? questionna Trendon, curieux.

— Les dieux me glissent à l'oreille que De Présia est rappelé auprès de ses ancêtres, histoire de vérifier s'ils sont bien dans leurs paradis, ricanai-je.

Jory remua sur sa chaise, mal à l'aise :

— Laurentia ne veut pas qu'on commette d'assassinats dans l'enceinte de Franc-Côte. Elle dit que c'est mauvais pour les affaires et pour notre image de marque.

— Oh, ce n'est pas un assassinat, répliquai-je. C'est une œuvre de bienfaisance, nous volons au secours des opprimés.

Mes cousins rirent, mais pas si enthousiastes que je l'aurais voulu.

Ne jamais changer les méthodes qui ont fait leurs preuves est une règle d'or.

Une nuit, habillés de noir, nous nous glissâmes donc chez les De Présia.

Silencieusement, nous tuâmes les hommes de faction et Opale nous ouvrit les appartements privés. C'était tellement facile que j'en eus une pointe de regret.

L'enterrement eut lieu cinq jours plus tard, en grande pompe, des tas de gens semblant brusquement regretter la disparition du petit despote. Ou venus se réjouir ?

Opale, de son côté, ne rêvait plus que de fuir la ville, dès que cela serait possible, et ses parents cherchaient même à vendre leur commerce.

Tandis que le prêtre officiait autour du cercueil ouvert sur le visage peu amène d'Éric, de petits groupes chuchotaient. Nul besoin de les entendre pour savoir que le domaine subissait découpes et répartitions. Dans un coin du temple, j'attendais avec une petite escorte.

Le défilé des discourants commença : Éric de Présia était bon et généreux, manquait déjà à son quartier et à sa ville... On dit que les enterrements humains sont des moments solennels, mais, personnellement, j'avais surtout du mal à ne pas éclater de rire. Puis l'ambiance changea imperceptiblement : le moment du testament était venu.

Opale prit la parole, devant la foule des vautours, et j'imagine sans peine qu'elle allait leur abandonner toute sa fortune, tout son territoire, pour qu'ils la laissent en paix. C'était le moment que je guettais et, avant qu'elle ait pu dire plus que « merci à tous d'être venus », je pris position derrière elle. Ma présence, si proche, l'étonna et elle posa sur moi ses grands yeux purs.

Je me raclai la gorge et saisis son hésitation comme une invitation à prendre la parole :

— Dorénavant, Opale de Présia, à qui échoit naturellement toutes les possessions de son regretté mari, est sous la protection de la maison des Tanään'Danal.

Des regards furieux se posèrent sur moi, mais la jeune femme ne réagit pas. Elle n'avait aucune idée de ce qui se passait, elle comprenait seulement que son départ n'était plus à l'ordre du jour et elle n'était pas certaine d'apprécier le paiement que je lui demandais. Mais, pensai-je, fort satisfaite, elle s'y ferait !

La foule s'agitait, mais l'endroit sacré ne se prêtait pas à leurs récriminations. Quelques murmures indignés tentèrent de se faire entendre, mais un faux calme s'installa jusqu'à la fin de la cérémonie. Les dés étaient jetés et nous devrions exercer sur Opale une protection rapprochée pendant les semaines à venir. Pour sa propre sécurité, évidemment, mais également pour nous assurer qu'elle serait désormais bien de notre côté, dans le giron « protecteur » des sylvains. Et ça tombait bien : je n'avais rien de prévu pour les années à

venir.

Alors qu'elle se préparait à quitter le temple, jetant un dernier regard vers le cercueil, une pointe de tristesse passa dans son regard :

— Ce n'est pas ainsi que ça devrait se passer, n'est-ce pas ? jeta-t-elle à mon endroit puisque je la suivais.

— Vous êtes humains, répondis-je avec une haussement d'épaule.

— Ça ne se termine pas ? demanda-t-elle encore.

— On ne peut pas quitter une partie quand le jeu nous ennue. La seule façon de ne pas jouer, c'est de ne pas commencer.

Je me sentais d'excellente humeur et, si une partie de moi ressentait un brin de pitié pour la fragile jeune femme ballottée au milieu d'enjeux qui lui échappaient, ce n'était qu'une infime partie de moi et certainement pas celle qui planifiait un avenir dans Franc-Côte.

Nous étions en hiver et le soir tombait déjà dans les rues de la cité tentaculaire. Opale, peu rassurée, marchait dans l'encadrement que nous lui faisions et, quoique des pensées contradictoires malmenaient son esprit endeuillé, elle était pour l'instant contente de notre présence.

Il devait y avoir une attaque avant la fin de la journée, pour que les humains rappellent aux sylvains qui détenaient le pouvoir, et j'anticipais le combat avec une étrange excitation. Mes hommes étaient prêts et j'avais le sentiment que mon épée, desséchée depuis trop longtemps, hurlait sa soif de sang.

Elle ne fut pas déçue.

Et, ce soir-là, la cité trop humaine se rappela la puissance des elfes des bois.

J'avais posé une première pierre, un peu par hasard, mais sans le moindre regret.

FRANC-CÔTE

Il n'y a pas de gentils ou de méchants dans une guerre, il n'y a que des assassins et des morts.

An 4354

Elfes sylvains et elfes noirs s'affrontent encore et toujours, mais, cette fois, pour le contrôle d'une cité qui n'est pas leur : la cité marchande et portuaire de Franc-Côte.

4316, Forêt de Guylbin

L'odeur de peur se mêle délicatement à celle, fruitée, de ces herbes que les elfes sylvaines utilisent pour se parfumer les cheveux. Ses doigts froissent sous son nez les quelques longs cheveux rouges qui se sont pris dans les branches et il esquisse un sourire. Ce mélange-ci est plus citronné, si particulier. Il le reconnaîtrait entre tous et la terreur qui s'y est glissée fait dresser son envie.

Elle ne doit plus être qu'à quelques mètres à peine, probablement à l'abri de ces arbres plus hauts dont il distingue la fine silhouette dans cette nuit étoilée. Il rirait presque, mais il retient un éclat dément au bord de ses lèvres. Encore quelques pas.

Elle est là, biche aux abois, les sens tendus, prête à bondir. Elle le voit enfin, ses yeux s'écarquillent brusquement, elle sursaute. Mais elle ne fuira pas. Gémissements de douleur, pleurs, cris qui l'excitent tant, rien ne sera perceptible par d'autres oreilles que les siennes car la cité est trop loin.

Peut-être un animal, attardé dans cette nuit...

— Je n'ai qu'à faire un geste pour ouvrir ta sale petite gorge, lui dit-elle d'un air mauvais.

Assise sur Saën, Cendre a posé sa lame sur sa gorge et le maintient immobile. Pourtant, son visage ne trahit aucune peur, il la regarde simplement. Il sait que, si elle ne l'a pas tué quand elle l'a surpris, elle ne le tuera pas de sang-froid. Ils restent un long moment, là, immobiles, les yeux dans les yeux. Puis la dague s'échappe des mains de la guerrière sylvaine et le nécromant la saisit, la prend comme il l'a prise tant de nuits.

Wulfraan est suffisamment loin pour ne pas les voir, mais son ouïe fine, décuplée par cette forme de loup qu'il a empruntée, lui rend perceptible le moindre son. Il l'entend si nettement gémir de douleur et de plaisir. Il est désespéré. Il n'a qu'à faire un bond pour sauter à la gorge du bourreau et mettre fin à sa vie, libérant ainsi sa nièce, mais serait-ce bien là ce que Myrania attend de lui ? N'est-ce pas à la guerrière de faire ses propres choix ?

Son cœur se serre. Il a vu Cendre et Cenlivane grandir et s'épanouir et lui qui n'a pas d'enfants les aime comme ses propres filles. Bien sûr, elles n'ont pas mené une vie exemplaire, mais c'est compréhensible quand on est jeune et énergique. Là, pourtant...

Le nécromant, drapé dans ses longues robes noires, s'éloigne. Son allure est vive, pressée. Plus lentement, Cendre marche au hasard, confuse. Elle passe à côté du loup et sursaute, mais l'animal la regarde et ne fait aucun geste qui pourrait l'effrayer. Alors elle s'approche de lui, tend la main. Il avance le museau et s'y frotte affectueusement. Elle tombe à genoux et se met à pleurer. Il reste là, comme pour lui manifester son soutien.

Quelques minutes se sont écoulées quand elle relève la tête et plonge son regard dans le sien :

— Je suppose que toutes mes angoisses paraîtraient bien futiles à un animal, dit-elle doucement. À qui pourrais-je parler ? Qui pourrait me comprendre ? Il brûle au fond de moi comme un poison dont je ne sais me passer...

4317, Forêt de Gylbin, sud

Il n'y a plus aucune trace de vie dans le camp orc. Avec une rage dont ils n'auraient pas dû être capables, les elfes sylvains ont tué, massacré, égorgé. Saën est là, Cendre le sait, son cadavre n'était pas parmi les corps des elfes sombres qu'ils ont rassemblés avant de les brûler. Elle le sent. Un bruissement imperceptible dans un buisson. Elle bondit. Il est à sa merci, vidé de ses pouvoirs et de ses forces, son visage bleu saphir curieusement blême. Pourtant, il semble serein, apaisé.

— Chien, lâche-t-elle, écumant de haine, comment peux-tu être encore en vie ?

Elle a posé la pointe de son épée sur sa gorge et sa main ne tremble pas.

— Pars, quitte Gylbin et n'y reviens jamais. Si tu remets un pied sur ma terre, je te trouverai et je te tuerai où que tu sois.

— Je sais, répond calmement l'elfe noir, mais le monde ne se limite pas à ton petit pays.

Il la regarde et ajoute :

— Nous nous retrouverons en d'autres lieux. Je suis gravé en toi comme tu es gravée

en moi... à tout jamais.

Elle hésite et cherche à déchiffrer son regard. Elle pense y trouver mensonges et n'y lit qu'un profond désir pour elle. Et ce désir la gagne, l'envahit. De rage, elle lève son bras et l'abat sur le nécromant. L'armure de métal blesse Saën, affaibli, qui s'écroule sur le sol. Avec une envie folle de le tuer pour mettre fin à ses tourments, elle le frappe encore d'un coup de pied puis d'un autre. Et, soudain, elle prend conscience de l'horreur de son geste. Sa mère lui a appris : le guerrier tue, mais ne s'acharne pas. L'elfe à terre est inconscient.

Honteuse, les yeux plein de larmes, elle s'enfuit.

Le vent sèche ses larmes, bourdonne à ses oreilles.

Elle court.

Son cœur bat, s'affole.

Elle court.

Son pied se prend dans une racine qu'elle n'a pu voir et elle tombe au sol. Elle reste là, immobile, le visage étouffé par l'herbe. Son cœur veut le tuer, mais son corps brûle de désir. Maintenant, elle donnerait tout pour qu'il soit là et... Elle sent une présence et se relève. Un loup la regarde. N'est-ce pas le même loup qu'elle a déjà croisé ? Elle s'approche de lui et il ne fait pas un geste. Alors elle passe ses bras autour de son cou et sanglote bruyamment.

— Je peux entrer ?

Le vieux druide relève la tête et sourit.

— Bien sûr, ma nièce, entre.

Cendre pénètre dans la maison, l'une des plus élevées d'Illuanor, et prend place dans un fauteuil profond.

— Puis-je te servir une infusion ? questionne Wulfraan.

Mais la guerrière répond :

— Non, je voulais juste voir ce que tu faisais.

— Ce que je fais ? Ça n'a rien de très passionnant. Je n'ai pas d'épée et les jeunes gens qui suivent mon enseignement n'ont pas la vigueur de tes frères d'armes, dit-il avec un léger sourire.

Cendre ne relève pas.

— Je peux rester ? demande-t-elle simplement.

La nuit est tombée.

— Tu devrais peut-être rentrer ? N'as-tu pas des amis qui t'attendent pour le dîner ?

— Non, non, répond la guerrière, l'air absent.

— Ta famille s'est inquiétée pour toi, ces derniers temps. Ton père te croit atteinte de mélancolie.

L'elfe des bois esquisse un sourire.

— On ne peut pas toujours être gaie, s'excuse-t-elle.

— Oui, mon enfant, répond le druide d'une voix très douce, surtout quand une ombre a envahi notre cœur et nous torture.

À ces mots, Cendre sursaute et regarde son oncle dans les yeux.

— Tu peux me faire confiance, douce enfant, lui dit le druide en s'approchant d'elle pour caresser sa joue, Myrania garde une voie pour chacun de nous.

4353, dans les Terres de l'Ouest

En toute autre circonstance, il se serait brillamment tiré de cette situation, mais ces dernières semaines l'ont épuisé et il se retrouve impuissant face aux cinq bandits qui l'ont attaqué. Il est tombé à genoux et, au travers d'un épais brouillard qui endort sa conscience pour rendre la fin plus douce, il entend le bruit métallique de l'arme invoquée de son dernier soldat. Le squelette, animé par un reste de magie, le défend sans conviction et tombera rapidement sous les coups de ses ennemis.

Le nécromant pense à l'ironie de son sort et se prépare à recevoir le coup de grâce. Pourtant, quoique sa conscience soit embrouillée, il sait brusquement que la scène a changé. L'un des bandits s'écroule, la gorge tranchée. Délire-t-il ? Il semble que non puisqu'une main ferme se tend vers lui et l'aide à se relever.

Devant lui se tient une elfe sylvine. Vêtue d'une armure de cuir usée, elle le regarde et il semble qu'elle lui sourit. Le sang frais goutte de son épée. Le nécromant est désemparé, c'est la dernière chose à laquelle il pouvait s'attendre.

— Je suis Cenlivane, se présente-t-elle sans formalités.

— On me nomme Kirien... mais pourquoi m'avez-vous aidé ? s'étonne l'elfe saphir en dévisageant la guerrière.

— Parce que tu es riche, répond-elle simplement en désignant ses vêtements qui, quoique malmenés récemment, sont de facture précieuse. Et que tu as besoin d'un garde du corps.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, remarque Kirien pragmatique.

— Peu importe, tu m'es désormais redevable de ta vie. Tu me paieras quand nous aurons retrouvé la civilisation.

— Et si je ne m’acquittais jamais de cette dette ? s’inquiète l’elfe noir.

Cenlivane esquisse un sourire cruel :

— Ne pas me payer ? Voilà bien une drôle d’idée.

Le soleil se couche à l’horizon et Cenlivane ferme les yeux, laissant les derniers rayons caresser son visage.

— Vous ne semblez pas sur vos gardes, remarque Kirien en s’approchant d’elle.

L’elfe des bois rouvre les paupières et dévisage l’elfe saphir, un sourire léger sur les lèvres.

— Je devrais ?

— Je le suppose. Vous êtes loin de chez vous, vous voyagez dans des terres hostiles en compagnie de l’un de vos ennemis.

La guerrière éclate de rire.

— Ta jeunesse est rafraîchissante. Ici, nous ne sommes pas les représentants d’alliances elfiques : tu es un fragile petit nécromant et je suis le seul guerrier qui n’a pas l’intention de te faire la peau. Puis toi comme moi avons hâte d’apercevoir Franc-Côte et c’est bien le seul objectif que nous devons poursuivre.

Kirien ne répond pas immédiatement, posant sur la sylvaïne son regard noir et perçant, presque brûlant.

— Je pourrais vous tuer dans votre sommeil, faire de vous un esclave mort et zélé.

Cenlivane rit de plus belle :

— Ton esclave mort manie l’épée aussi bien que moi ?

Tandis qu’elle parle, elle a saisi la longue lame posée dans l’herbe, près d’elle, et la fait tournoyer comme un fétu de paille. Kirien esquisse un léger signe de tête, révérence discrète et courtoise.

— Je dois m’incliner, madame, je ne pense pas que ce soit effectivement le cas.

— De plus, continue l’elfe moqueuse, je doute que ton zombi affiche les mêmes charmes que moi.

Cenlivane se déshabille tout en soutenant son regard, dévoilant un corps splendide marqué, par endroits, de légères cicatrices.

— Si j’étais toi, je profiterais de cette pause pour me décrasser, nous avons avalé de la poussière depuis trop de jours.

Elle plonge dans la rivière qu’ils ont suivie depuis quelques heures. L’épée est restée dans l’herbe, près des vêtements tombés. L’elfe saphir regarde la guerrière s’ébattre dans

l'eau courante. La longue marche de la journée ne semble pas l'avoir épuisée. Il aurait pu voler son épée, ses vêtements, son sac... mais elle ne craint rien ni personne. D'une certaine façon, elle n'a pas tort car il l'a vue à l'œuvre ces derniers jours qu'ils faisaient route ensemble. Si tous les sylvains sont à l'image de cette guerrière, ce n'est pas étonnant qu'Illuanor ait tant de fois repoussé les armées des elfes noirs.

Il soupire. L'eau est tentante, il se sent poussiéreux et sale, mais l'idée de se baigner en compagnie de la fougueuse elfe des bois, cette « ennemie », lui fait horreur. Afin de prendre son mal en patience (la rivière sera encore là quand elle dormira), il rassemble quelques morceaux de bois pour préparer un feu.

Dans la journée, pendant leur marche interminable, Cenlivane s'arrête pour chasser lièvres, petits oiseaux, un cerf même une fois, ou cueillir des baies, des racines, des feuilles aux différentes vertus. Et cela ne ralentit ni son bavardage ni sa progression. Force de la nature... Il ne se souvient pas avoir vu pareille énergie de sa courte vie (une quarantaine d'années tout au plus). Parfois, elle prend le temps de lui apprendre quelques secrets d'herboriste, une sorte de clin d'œil peut-être à l'évidente supériorité qu'elle s'accorde sur lui.

Qui est-elle exactement ? Il n'en sait rien, elle n'a rien voulu décliner d'autre que son prénom, mais il doit s'avouer que traverser ces contrées en sa compagnie est rassurant et... distrayant.

Le matin même, elle lui a affirmé qu'ils seraient à Franc-Côte dans moins d'une semaine et, étrangement, au fond de lui, un sentiment ténu regrette déjà la séparation prochaine. Franc-Côte, terre de neutralité commerciale où ils se sépareront pour ne plus jamais se revoir.

La nuit, mère protectrice du peuple saphir. Fraîche et apaisante et pourtant si vivante pour qui sait l'écouter. Kirien passe sur ses membres douloureux les herbes cueillies par la guerrière et enfermées dans un petit sachet. Il a grandi dans la sombre cité d'Ankomnia, dans le confort assuré par les appareillages sophistiqués et la présence de nombreux esclaves. L'elfe des bois force son admiration : elle semble trouver dans cette nature le luxe des plus grandes demeures. Tout est paisible autour de lui et sa vision nocturne lui donne le sentiment de maîtriser ces instants.

— Un elfe noir pudique, drôle de concept, lance brusquement la voix de Cenlivane et Kirien s'agite, désagréablement surpris.

— Il ne faut pas avoir honte, mon petit, enchaîne la guerrière, tu es bien trop mignon

pour ne pas en faire profiter une vieille elfe qui n'a rien consommé depuis des semaines !

Maudits elfes sylvains ! Même s'ils voient moins bien que lui dans l'obscurité, ils y voient quand même bien assez pour l'importuner ! Vivement Franc-Côte et ses auberges, pouvoir se laver dans une vraie salle de bain !

— Le monde civilisé, lance Cenlivane tout en effectuant un geste ample et théâtral. Franc-Côte est encore un peu loin, mais nos chemins se séparent ici. J'ai une réputation à préserver.

La guerrière regarde Kirien et un clin d'œil malicieux illumine son visage.

— Tu imagines la tête que feraient les hauts elfes s'ils savaient que je les escorte tout comme j'ai escorté un nécromant ? Je me demande si ça augmenterait mes tarifs ou les feraient chuter méchamment.

La guerrière rit tout en vérifiant ses paquetages.

— Que je n'emporte pas tes affaires dans mes bagages, je ne veux pas rentrer chez moi avec des ailes de chauve souris séchées. Par contre, je vais te laisser les instructions nécessaires pour que tu me paies ma petite escorte. Et n'oublie pas le pourboire, personne n'a envie que je sois son ennemie.

— Si vous voulez un bonus, puis-je en attendre un en retour et goûter à votre chair ? Vous pourriez vous vanter alors d'avoir fait l'amour avec un nécromant...

À peine les mots sont-ils sortis de sa bouche que Kirien se mord violemment la lèvre. Comment pareille sottise a pu lui échapper ? Les jours ont passé et l'elfe des bois, mélange de puissance brute et de rustrerie animale, a éveillé d'étranges sentiments chez le nécromant urbain et policé. L'idée qu'il ne la reverra plus, l'envie de goûter à ce fruit défendu...

— Une sylvaine ne loue son corps qu'avec une épée ! réplique Cenlivane qui semble soudainement contrariée.

Kirien s'empourpre. Jamais il n'a souhaité offensé la splendide guerrière et sa morale rigide le met à mal.

— L'envie de vous m'a fait prononcer des paroles bien malheureuses, je n'imaginai pas...

L'elfe le dévisage, perplexe, et comprend qu'il est bien plus embarrassé qu'elle. Tout au long de leur périple, il n'a jamais eu le moindre geste ou propos irrespectueux.

— J'ai déjà couché avec des nécromants... mais aucun dont j'ai connu le nom.

La guerrière, une lueur malicieuse dans ses yeux verts, s'approche de Kirien. L'une de ses fines mains glisse dans les longs cheveux blancs de l'elfe noir, dégageant son front.

— Dont j'ai connu le nom, reprend-elle, ou étant sobre.

Le nécromant a encore quelques secondes pour s'interroger sur les questions étranges que la guerrière fait naître en lui. Ses propos sont crus, mais s'accompagnent d'un sourire si lumineux qu'il ne désire que s'y perdre. Pourtant, quand elle plante ses ongles de louve dans sa peau saphir, il n'est plus qu'un animal sauvage affamé.

Laurentia des Tanään'Danal est probablement l'elfe la plus riche et la plus puissante de Franc-Côte, mais c'est néanmoins elle qui, le plus souvent, ouvre la porte de sa maison au visiteur.

— Cenlivane ! s'exclame-t-elle ce soir là. Quel merveilleux vent t'a ramenée jusqu'à nous ?

— Un vent du sud, tantine chérie, répond la guerrière en pressant Laurentia contre elle.

Comme toujours, la maison du clan des elfes respire l'activité : départs en mission, retours de guerre, mercenaires en transit.

— Tu ne me demandes des nouvelles de personne ? s'étonne Laurentia tout en apportant à sa nièce une tasse de vin chaud et quelques biscuits.

— Je suppose que tu te presserais s'il y avait des nouvelles graves, commence Cenlivane, puis elle fait une petite pause, trempant ses lèvres dans le vin, avant de reprendre :

— Pour tout ce qui n'est pas grave, je crois que ça attendra que j'aie dormi. J'ai l'impression d'avoir parcouru à pied tout le monde connu.

Encore une pause suivie cette fois d'un grand éclat de rire :

— Non, ce n'est pas une impression, c'est bien ce que je viens de faire.

4354, Port de Franc-Côte

Cendre fait halte et regarde. La large route, parvenue au sommet de la colline, plonge ensuite vers la ville tentaculaire qui s'étend le long de la côte. La mer pénètre mollement les agglutinations de maisons par de sinueux canaux et se fait petit à petit avaler par de nouvelles constructions.

Tout est si différent. Elle se souvient encore de son premier séjour ici, trente-cinq ans plus tôt : sa sœur Cenlivane a mis au monde une petite bâtarde, une demi-humaine, et elle est venue porter les vœux et cadeaux de la famille, restée à l'ombre des arbres.

Au-delà des maisons, des canaux et des ruelles, de larges ponts de bois forment un port immense, démesuré, et les vaisseaux qui y sont amarrés proviennent de tous les coins du monde. Ses yeux perçants d'elfe détaillent les voiles, les drapeaux, les coques sculptées. Son cœur se serre, mais elle réprime une angoisse diffuse. Aucun lieu ne peut être semblable à Illuanor, sa cité chérie, mais même la Forêt de Guylbin, où elle se niche, n'a pas toujours été un lieu de paix. Sa main nerveuse se resserre sur le long bâton qui lui sert d'arme et dont les runes entrelacées indiquent qu'elle sert Myrania, la mère des elfes et des justes. Puis elle reprend sa marche et ses foulées souples la mènent rapidement vers le cœur de la cité.

Bruit, foule, piétinements, cris, marchandages. Ici, tout se vend, tout s'achète, tout se troque. L'elfe renifle de dégoût quand elle croise des demi-orcs. Elle est bousculée par de larges barbares, agrippée par des marchands aux faciès d'animaux. Elle frissonne à la vue d'elfes sombres pouvant circuler en paix en ce lieu de commerce universel.

Si on la remarque, c'est pour la délicatesse de ses traits, la souplesse de son corps souligné par le léger pantalon de cuir, ses magnifiques cheveux rouges qui tombent sur ses épaules, mais nul ne s'offense de sa présence car, en cette cité, nul n'a d'amis ou d'ennemis. Il n'y a que marchands et marchandises, commerces et échanges.

Elle se repasse mentalement la carte de la ville qu'elle a soigneusement apprise avant de quitter la demeure familiale, mais le tracé se brouille dans sa mémoire maintenant qu'elle est sur place, au cœur de Franc-Côte.

— On dirait un animal aux abois, remarque une voix claire dans son dos. La cité est-elle si inquiétante pour un druide ?

Cendre sursaute et se retourne vers la voix familière. Un grand sourire illumine son visage :

— Thibert, ami et cousin, quel plaisir de te trouver là !

La druidesse se laisse aller aux accolades viriles de Thibert dont les mauvaises langues disent (probablement à juste titre) que sa large carrure ne peut être totalement elfique.

— Ton arrivée nous a été annoncée il y a quelques jours, commente l'imposant cousin en desserrant enfin son étreinte. Ta déesse t'envoie en mission ?

Thibert, comme la plupart des membres de la famille maternelle de Cendre, considère les affaires des dieux comme des affaires dont l'être avisé se tient à l'écart.

— Pas de mission, non, répond la sylvaine en esquissant un sourire. Une simple visite de courtoisie à ma sœur et à ma famille.

N'en écoutant pas plus, Thibert lui passe le bras autour de la taille et l'entraîne rapidement dans un dédale de rues animées. Cendre se laisse porter, perdant la notion des

distances et du temps. Il lui semble que Franc-Côte n'est qu'un immense labyrinthe de pierre.

Alors qu'ils traversent encore une rue nouvelle, elle ressent un léger picotement à la base des reins et, mue d'un pressentiment inquiet, elle scrute la foule autour d'elle. Elle le voit, à quelques pas à peine. Il la voit et un léger sourire passe sur ses lèvres minces. Puis il se fond dans la foule.

— Cendre, tout va bien ? questionne Thibert qui a senti sa cousine tressaillir.

— Nous sommes presque arrivés, ajoute-t-il en désignant une large bâtisse de pierres et de vitraux.

Sur la lourde porte d'entrée sont gravés les armes des Tanään'Danal et Cendre sent ses craintes s'évaporer à la vue de ce symbole rassurant. La maison de son clan est un immense manoir fortifié au sein des Quartiers Ouest, à quelques rues seulement du port. Cinq étages pouvant accueillir une centaine d'hommes. Elle dispose de ses propres salles d'armes et d'entraînement et peut lever une armée. Et elle est dirigée depuis plusieurs décennies par Laurentia, la tante maternelle de Cendre.

C'est d'ailleurs Laurentia qui accueille la druidesse sur le pas de la porte, Laurentia, maîtresse d'armes à la réputation sulfureuse, dont on dit à Illuanor qu'elle jette la honte sur le peuple sylvain et qui est, ici même, crainte et respectée.

Tante et nièce pénètrent dans la salle commune et Cendre est agressée par le brouhaha. Une vingtaine de ses cousins mangent, boivent, parlent, dans cet espace clos. Laurentia lit sur le visage de sa nièce malaise et crainte :

— Viens, suis-moi, je vais te montrer ta chambre, lui glisse-t-elle à l'oreille en l'entraînant par le bras.

Mais les convives ont remarqué leur entrée et les voix joyeuses s'exclament « Cendre ! » en se précipitant pour étreindre la séduisante elfe.

La nuit est tombée quand la druidesse se retrouve enfin au calme, seule dans une petite chambre semblable à toutes les autres chambres de la maison. Un lit, un bureau et une chaise, une armoire. Des meubles utiles, sans fioriture, de bois brut. Des murs blancs et un sol de pierre. Des draps propres. Un nécessaire à écriture dans le tiroir du bureau.

Cendre se déshabille et éprouve le carrelage dur sous ses pieds nus. Aucune chaleur. Aucune vie. Elle dispose ses paquetages. Quelques gestes méticuleux recherchant un ordre inutile. Ça ne peut être que lui, si proche d'elle, là, dans cette ville.

— Saën, souffle-t-elle du bout des lèvres.

Elle s'approche de la fenêtre et observe la rue plongée dans la pénombre. La vitre est froide sous sa joue, elle ferme les paupières.

Elle ne voit rien, la nuit est si noire. Pourtant, elle sent sa présence. Lui doit la voir parfaitement. Elle prend conscience qu'elle est nue quand il la touche. Elle ne sent plus la légère pression de ses vêtements, mais son souffle chaud et son corps si près.

Cendre sursaute. Dans la rue, des silhouettes passent, pressées, rappelant que la ville ne s'endort jamais. L'elfe pose la main sur sa poitrine et sent son cœur affolé.

— Protège-moi, Myrania, prie-t-elle.

La nuit est épaisse, sans lune, et la ville est invisible au-dessus d'elle. Elle sait où se trouvent les gardes qui surveillent les escaliers, mais elle est trop loin pour les voir.

— Détends-toi, lui susurre-t-il à l'oreille. De quoi as-tu peur ?

— De toi, répond-elle, mais elle ne se défend pas.

Elle sent ses mains, son souffle, ses lèvres, mais elle a fermé les yeux pour ne plus le voir.

— Laisse toi aller, glisse sa voix sournoise et elle frissonne de dégoût et d'envie.

Elle a honte, elle le sait, mais son corps entier le réclame. Alors elle se soumet à ses ordres. Elle ne veut pas s'enfuir, elle voudrait juste mourir quand il aura fini... mais elle se laisse aller et, bientôt, elle oubliera tout.

Le lendemain, dans la salle d'armes, l'agitation est à son comble. Cenlivane a fini de se préparer et elle se tourne vers sa sœur :

— Tu es si pâle, Cendre, tout va bien ?

L'elfe des bois ricane :

— C'est toi qui me dis que je suis pâle ?

Cenlivane hausse les épaules.

— Tu ne devrais peut-être pas nous accompagner...

— Et rester là ? répond méchamment Cendre. Pour attendre que les messagers reviennent m'apporter la nouvelle de ta mort ou de celle de l'un des nôtres ?

— Je ne fuirai jamais, ajoute-t-elle et son regard sombre contraste avec la pâleur de son teint.

Près de l'entrée, il y a un remous inattendu. C'est l'un des éclaireurs. Les voix portent

jusqu'aux deux guerrières.

— Il y a des nécromants avec eux, des elfes noirs !

— Des elfes noirs ! peste Cenlivane. Que font ces chiens dans les rangs orcs, si loin de chez eux ?

Toute à sa rage de l'affrontement à venir, elle n'a pas noté la réaction de Cendre dont le cœur s'est glacé à la mention des elfes noirs.

La lumière du jour réveille Cendre. Il lui faut quelques fractions de seconde pour reconnaître la chambre où elle s'est endormie. Elle saisit des vêtements propres et se dirige vers les salles d'eau. Il y en a deux, l'une pour les femelles, l'autre pour les mâles. De même que les chambres sont toutes identiques, les deux salles d'eau sont bâties sur le même modèle : un grand bassin alimenté en eau courante et tiède.

À cette heure-ci, elle ne trouve que deux autres de ses cousines. Elle profite de l'instant, se relaxant, échangeant quelques banalités et herbes parfumées, utilisant un peu de cette poudre qui maintient le rouge flamboyant de ses cheveux.

Elle est prête à affronter la ville.

Elle a repéré le trajet jusqu'au temple d'Anténaos sur la carte qui occupe tout un mur du bureau de Laurentia. La moindre ruelle, la plus petite bâtisse y est soigneusement portée et, en minuscules caractères elfiques, la cité est annotée, référencée, identifiée. Elle ne peut s'égarer. Elle marche à vive allure, décidée à ignorer cette foule grouillante d'êtres malfaisants que les gardes d'Illuanor ne laisseraient jamais errer dans leur belle forêt de Gylbin.

Franc-Côte est l'une des plus grandes cités du monde connu et l'elfe doit traverser une bonne partie des Quartiers Ouest avant de rejoindre les Quartiers Nord où s'est établi le culte humain dont elle vient aujourd'hui chercher le soutien dans leur guerre contre les elfes noirs.

Cendre est la simple messagère de son oncle Wulfraan.

Cendre. La druidesse si différente, réputée pour ses talents de combattante. Le corps d'une Tanään'Danal, taillé pour la guerre, souple et puissant. La « jeune » druidesse qui a passé plus d'un siècle sur les champs de bataille, l'épée à la main, les mains pleines de sang, et qui, désormais, n'utilise plus pour se défendre que le simple bâton de Myrania la Douce, touchée à chaque blessure portée à un juste. Cendre, la ni druidesse ni guerrière, celle qui doit prouver son attachement à sa déesse sans déplaire au clan des Tanään'Danal.

Le culte d'Anténaos a bâti sa cité même au cœur de la ville. Niché dans les Quartiers Nord, il s'est approprié plusieurs rues et dispose désormais de sa propre police, de ses propres lois et, dit-on, de sa souveraineté. Cendre reconnaît immédiatement l'endroit quoiqu'il ait encore beaucoup changé. Ainsi en est-il des constructions humaines, changeantes comme leurs créateurs sont périssables.

Les rues sont larges et incroyablement propres, les immeubles s'élèvent, hauts, identiques, taillés dans une pierre blanche qui l'éblouit sous les rayons du soleil matinal. Les gens passent, rapidement, visiblement très occupés, sans un regard pour les autres. Des hommes vêtus, pour la plupart, des robes grises et blanches du culte humain. Des femmes, aux tenues plus colorées, suivies de plusieurs enfants et que la druidesse qualifie mentalement de « femmes de clercs » avec tout le mépris que cela suppose de la part de cette elfe habituée à la solitude. Quelques hommes d'armes, dans des armures trop brillantes, paladins au service du dieu et visiblement peu habitués aux champs de batailles. Un sourire railleur passe sur les lèvres de Cendre.

Au cœur de l'alignement de rues droites et propres, s'élevant vers le ciel, arrogant, le temple lui-même, immense, démesuré. L'elfe s'en approche, le pas ferme, décidée à échanger le moins de mots possible avec ces créatures éphémères.

Comme elle s'y attend, elle est arrêtée par les deux hommes qui gardent l'entrée, mais ils ne lui posent que peu de questions : le temple se sait à l'abri derrière de multiples sortilèges et les sylvains n'inquiètent personne, d'autant que le médaillon de Myrania brille sur la poitrine de la druidesse.

Cendre prend une profonde inspiration avant d'entrer. Les négociations n'ont jamais été une tâche dans laquelle elle excelle, mais, aujourd'hui, la Cité d'Illuanor compte et rassemble ses alliés et elle doit convaincre. Ce n'est pas le moment d'avoir des états d'âme.

Trop jeune, trop laborieux, l'elfe à la peau saphir s'active et s'enfonce dans la mince elfe des bois. Est-elle un bon coup comme lui prétendent ses collègues ? A vrai dire, il n'a pas l'expérience pour l'estimer, mais elle a cette saveur si particulière de l'interdit ; et si peu chère, à son propre étonnement, quand il l'a aperçue dans cette maison de passe près du port.

L'elfe sylvaine pousse un ou deux gémissements polis, mais son amant de quelques minutes se sent brutalement tiré en arrière par sa longue natte, tenue fermement, et met plus de temps que nécessaire pour faire volte face. Les yeux sombres de son maître le regardent.

— Que fais-tu ? demande Saën d'une voix particulièrement douce, quasiment inaudible.

Tout en parlant, il surveille la fille.

— Je... commence l'élève en bafouillant.

— Tu ? insiste Saën.

Puis, lentement, il se retourne vers l'elfe des bois qui a reculé imperceptiblement.

— Et toi, ma belle, que fais-tu donc ici ? interroge le nécromant en se rapprochant d'elle.

Mais il ne lui laisse pas le temps de répondre. D'un geste précis et rapide, il l'attrape par les cheveux et, ayant sorti une longue dague de ses robes, lui tranche la gorge. Le corps sans vie retombe sur le sol, ses grands yeux étonnés.

Recroquevillé, Elyun tremble.

— Connais tes ennemis : une sylvaïne ne se prostitue jamais, tes parents ne t'ont donc rien appris ? Pourquoi le ferait-elle, dis-moi ? Ce sont des animaux qui se nourrissent de plantes et de chasse, ils n'ont pas besoin d'argent, ils n'ont que des besoins d'animaux.

Saën appuie sur « animaux » tout en fixant méchamment son élève.

— Tu en connais beaucoup d'elfes des bois qui font la pute ? crache Saën à la face de son élève. Tu cherches quoi, exactement ? À dévoiler nos plans ? À faire assassiner tes frères pour tirer un coup ? Nous sommes en guerre, je pense que ton cerveau peut assimiler une information aussi simple. Nous sommes en guerre contre les sylvains !

Puis le maître lève la main et le coup frappe Elyun qui ne bouge plus.

Kirien lève les yeux quand Saën entre dans le bureau qu'il occupe au cœur de ce bâtiment situé sur les quais et il note tout de suite le petit sourire qui flotte sur ses lèvres :

— Tu t'es bien amusé ? questionne-t-il, goguenard.

— Il faut leur faire peur, sinon ils n'apprennent rien, tu le sais bien, ricane le nécromant.

Cendre n'a qu'à suivre le chemin qu'elle a parcouru quelques heures plus tôt et elle s'éloigne des rues droites et propres. À cette heure-ci, les passants sont moins nombreux et une nervosité incongrue s'empare de l'elfe. La combattante, qui a tué tant d'adversaires sur les champs de bataille, court bien peu de risques dans les rues de cette immense cité. Pourtant sa main se crispe sur son bâton et elle accélère l'allure.

Une silhouette sombre, sensiblement aussi petite qu'elle, la bouscule et elle se

retourne vivement, mais la personne s'excuse aussitôt :

— Désolé, belle elfe, de vous avoir heurtée.

Le cœur de Cendre se serre. La voix est douce, courtoise, aimable.

— Saën ! laisse s'échapper la druidesse.

— Cendre ? semble s'étonner l'elfe saphir qui fait quelques pas vers elle pour qu'elle puisse mieux le voir.

— Douce et tendre maîtresse, continue-t-il, souriant. Quel plaisir de te revoir si loin de ta cité.

— Ne t'approche pas, crache Cendre en reculant.

— Mon désir n'a jamais été de t'importuner, toi si belle que ta pensée ne m'a jamais quitté.

Le regard du nécromant ne trahit aucune émotion, mais son sourire enjôleur accompagne chacun de ses mots.

— Tu ne vas pas fêter nos retrouvailles en me boudant ?

L'elfe des bois hésite. *Myrania, pourquoi ai-je si peur ?*

Incapable d'articuler le moindre son, la druidesse tourne les talons et s'enfuit dans les ruelles sombres. La voix du nécromant lui parvient malgré tout :

— Je suis à la *Taverne des Six Doigts*, Cendre, ne l'oublie pas.

Combien de temps a-t-elle couru ?

Le jour commence à poindre et couvre les toits d'une douce lumière. Cendre essuie les larmes sur son visage et regarde autour d'elle. Aucune bâtisse qui lui soit familière. La rue contraste vivement avec les rues droites des Quartiers Nord. Elle prend alors conscience de l'odeur. Les ordures se mélangent au passage des... orcs !

Une porte s'ouvre devant elle. La porte d'une taverne et elle entraperçoit la salle commune enfumée et bruyante. Un groupe d'ogres lui fait face et l'un d'eux se met à ricaner en la voyant.

— Elle fait quoi, la petite elfe, si loin de chez elle ?

— Qui a dit qu'on n'allait pas encore s'amuser un peu ? lui répond un autre en avançant vers Cendre.

En une fraction de seconde, la druidesse sent ses instincts guerriers se réveiller et elle tient fermement son bâton, prête à se battre, ne connaissant plus le doute, mais une voix cingle :

— On ne touche pas !

L'elfe reconnaît avec horreur la voix de son ancien amant et bourreau. Les ogres ont un mouvement de recul et le premier qui a parlé crache avec mépris « Sale nécro ! », mais ils s'éloignent. Saën s'approche de Cendre.

— Ma douce, ma belle, que fais-tu donc là ? L'auberge où je loge est à quelques rues.

L'elfe des bois ne répond rien et le nécromant, passant sa main sous son bras, l'attire doucement. La druidesse sent la pression de cette main douce et chaude, ferme.

— Laisse-toi faire, ordonne la voix de l'elfe noir et, bien qu'il lui fasse horreur, elle se laisse aller, offerte et suppliante.

— Tu es à moi, souffle-t-il à son oreille et Cendre ne voit plus aucune autre réalité que le nécromant, en elle maintenant, maître de tous ses sens.

Saën ouvre la porte de sa chambre et, avec cette même amabilité affectée qu'il affiche en permanence, invite la druidesse à entrer. Cendre obéit et il referme à clef derrière eux. L'elfe des bois, immobile au milieu de la petite pièce sordide, chambre modeste de cette auberge des quartiers au sud du port, regarde autour d'elle sans rien voir. Sa volonté est absente. Sa déesse désapprouverait certainement sa présence ici, mais elle l'a abandonnée : il lui semble impossible de se retourner et de sortir. Le nécromant s'approche lentement et elle sent ses doigts se poser doucement sur son bassin, prise ferme du maître dictant les évènements.

— Presque quarante ans déjà et il me semble que c'était hier, murmure l'elfe saphir.

Les mains remontent lentement et les lèvres se posent sur son cou. Un frisson léger, à peine perceptible, parcourt Cendre. Boutons de sa chemise défaits, les lèvres brûlantes se posent sur ses seins. Morsure enivrante. Elle ne bouge pas.

— Dommage que je n'ai aucun accessoire ici, sourit Saën, tu en aurais crié à perdre la voix.

Il l'a entièrement déshabillée et la mordille méchamment et, quoique sa raison s'en offense, le corps de la druidesse se met à vibrer de ce même désir qui, trente-huit ans plus tôt, l'a soumise à la volonté du nécromant.

— Tu te détends, mon ange, murmure Saën, c'est mieux. Tu es une bonne fille.

La lumière lui vrille les paupières et elle les ouvre avec difficulté. Une nouvelle nuit est tombée sur la ville et la lune, pourtant bien pâle, semble la narguer. Cendre se rend compte qu'elle a dû s'évanouir. Elle refuse de se remémorer les évènements de la nuit, mais

tout lui revient, en flots désordonnés. Saën est tout près d'elle, lui tournant le dos, penché sur ce qui doit être une table de travail. Devant lui, des parchemins et fioles, un empilement de boîtes de différentes tailles, plusieurs couteaux et des lames plus effilées... Elle se soulève avec difficulté et le nécromant se tourne vers elle :

— Tu te réveilles ? Viens vers ton maître, petit animal aux cheveux rouges.

Toujours ce même sourire, ce regard dur sans trace d'émotion. La mort ne peut être que le dernier recours, lui apprenait son oncle Wulfraan, probablement le druide le plus respecté d'Illuanor. Tu pourrais tout simplement quitter cette chambre, aurait-il probablement ajouté s'il l'avait vue alors.

Cendre marche vers Saën et le nécromant referme ses mains sur ses hanches. Elle sent le bout de sa langue contre le bas de son ventre et elle frissonne. *Je ne suis qu'une servante indigne, Myrania, sans volonté.* De grosses larmes montent à ses paupières et l'elfe noir, qui les voit, est empli d'une incroyable jouissance. Faibles elfes des bois que son peuple anéantira bientôt, jusqu'au dernier... sauf peut-être...

Les lames, sur le bureau, brillent dans la pénombre, phares au travers des larmes. Saën, le visage à hauteur de sa poitrine, goûte sa peau parfumée aux herbes de Guylbin. Elle passe sa main droite dans les longs cheveux noirs de l'elfe sombre, les caresse tendrement. Sa main gauche saisit la dague la plus proche. D'un geste brusque, mainte fois répété sur les champs de bataille, elle écarte le visage, agrippant fermement les cheveux, et lui tranche la gorge. Le sang bouillonne sur ses mains et elle se recule vivement, lâchant la tête comme si elle l'avait mordue. Ressortir de l'auberge, retourner à la maison familiale et y prendre ses affaires, rentrer à Illuanor au plus vite.

Cendre s'habille rapidement après avoir maladroitement lavé le sang dans une petite bassine d'eau. Son bâton est tombé près de la porte quand elle est entrée dans la chambre. Les runes de Myrania brillent. Elle le ramasse, lance un regard circulaire autour d'elle. Un lourd coffre où, comme elle s'y attend, elle trouve quelques armes au milieu de livres et de vêtements. Elle saisit une épée, grande et légère, marquée des armes de la maison d'Umlayn. La lame est splendide, meurtrière.

Le combat fait rage et la mêlée furieuse d'elfes des bois et d'orcs répand sang et terreur. Les elfes noirs, nécromants et sorciers, sont restés en retrait et Cendre aperçoit sa mère, Fiona des Tanäan'Danal, entraîner leur groupe vers eux. Ils sont la clef de cette guerre ou, au moins, de cette bataille.

Elle le voit alors. Tandis que ses compagnons reculent, Saën d'Umlayn sort sa lame.

Le nécromant aime verser le sang de ses propres mains et elle aurait dû savoir, mieux que quiconque, que le corps musclé de l'elfe sombre n'est pas celui d'un rat de bibliothèque. Il tue son peuple.

Oubliant son bâton, Cendre serre l'épée contre elle et sort de la chambre. Elle bouscule deux demi-orcs qui montent les escaliers qui relient la salle commune au couloir des chambres, mais sa démarche légère la met rapidement hors de portée de leurs insultes et menaces. Elle traverse Franc-Côte en courant, le trajet de la veille lui revenant en tête, limpide comme le cours des rivières. Elle est le vent et s'enfile dans les ruelles, glissant dans la foule, indifférente aux bruits et murmures de désapprobation.

La maison des Tanäan'Danal. Elle ouvre la porte, s'engouffre dans le repaire des elfes sylvains. Dans la grande salle, Laurentia est en grande conversation avec une humaine, visiblement jeune, belle, aux longs cheveux bleus et bouclés. Derrière l'humaine, debout, se tient un homme et son attitude respectueuse ne laisse aucun doute sur le rang de la dame. La cheffe de clan doit négocier un important contrat, l'une de ses missions pour un seigneur humain qui emplissent les caisses de la maison.

Cendre prend alors conscience de ce à quoi elle doit ressembler, les vêtements et cheveux défaits, tenant l'épée contre elle. Sa tante la foudroie du regard et vient rapidement vers elle.

— Cendre, où étais-tu ? Et qu'est-ce que cela signifie ? Je reçois la Dame d'Ambray !

Puis le regard de Laurentia glisse sur la lame et ses yeux s'agrandissent d'étonnement en reconnaissant le travail des forgerons saphir.

— C'est un trophée de guerre, murmure Cendre sans attendre plus de questions.

— Les druides... commence sa tante qui sait que Myrania interdit l'usage des armes tranchantes à ses serviteurs.

Mais l'elfe des bois l'interrompt :

— Je suis l'une des meilleures lames de notre clan, tu le sais, je ne serai jamais de trop.

Les sols des salles de bain de la maison des Tanäan'Danal sont de marbre et les murs couverts de fresques peintes au fil des ans par des artistes venus du monde entier. Il n'y a pas un bruit à cette heure avancée de la nuit, le gros des occupants de la maisonnée devant se trouver dans les pièces les plus éloignées. Du bout des doigts, Cenlivane fait mousser quelques galets parfumés dans ses courts cheveux bleus. Son esprit est au repos, comme

rarement. La maison de Laurentia est une vraie place forte, remplie de soldats. Nul endroit au monde n'est plus sûr.

Aussi l'elfe sylvaine sursaute quand, alors que rien n'a dérangé le clapotis régulier du bassin, une main se pose sur son épaule. Un juron s'échappe de ses lèvres et elle se retourne brusquement. L'elfe qui la regarde et lui sourit pourrait sembler son exact portrait si ce n'est qu'en lieu et place de cheveux bleus et courts, elle a une longue chevelure rouge et flamboyante.

— Cendre ! s'exclame la guerrière et les deux sœurs jumelles s'enlacent tendrement.

Il y a pourtant bien des différences entre celles qui, cent trente huit ans plus tôt, sont nées identiques. Aujourd'hui, Cendre est plus menue, ayant perdu, au fil des années à accomplir son devoir de druidesse, la puissante acquise d'une jeunesse guerrière. Cenlivane, désormais, semble un peu plus grande et son corps respire une force animale.

— Que fais-tu ici, ma belle ? questionne-t-elle maintenant que les deux sœurs se prélassent côte à côte dans l'eau tiède.

— Probablement une chose importante pour que tu te sois aventurée dans une cité aussi gigantesque, ajoute-t-elle avec un clin d'œil complice.

— Tu ne crois pas si bien dire, répond Cendre d'une voix étrangement douce, comme si elle craignait que quelqu'un puisse les entendre.

Cenlivane la regarde, intriguée.

— Le sceau d'Enmeldry, continue la druidesse. Perdu il y a plus de sept siècles au bout du monde.

Cenlivane sourit :

— Il n'y a pas de bout au monde, ma chérie.

— Disons qu'on ne l'a pas encore trouvé, soupire Cendre, rêveuse. Le sceau est décrit comme une chevalière très simple, une pierre lisse et noire montée sur un anneau d'or... et qu'un serviteur de Myrania emporta le plus loin possible... ou, en tout cas, le tenta puisqu'il ne revint jamais.

— Et donc ? questionne Cenlivane, amusée par la légende que sa sœur conte avec gravité.

— Elle est revenue, sa présence s'est faite chaque jour plus forte à mesure que le temps passait. Elle est ici, à Franc-Côte, c'est quasiment certain.

— Tu en parles comme d'une menace terrible, éclate de rire Cenlivane, n'en pouvant plus. Une pierre n'a jamais tué personne... sauf si elle est bien lancée !

La druidesse a un petit claquement de langue agacé et regarde sa sœur dans les yeux :

— Je sais que, pour toi, toute magie n'est que superstition. Tu as observé mille phénomènes grandioses, tu as vu de tes propres yeux les pouvoirs de nos dieux, tu as combattu des sorciers qui ont failli te tuer, mais, face à toutes ces manifestations qui te dépassent, tu continues à rire de ce que tu ne comprends pas, à croire que ton épée te protégera envers et contre tout.

« Nous sommes faillibles, Cenlivane, terriblement amoindris. Tous nos espions nous confirment qu'Ankomnia est en effervescence, connaît une agitation sans précédent... et Illuanor est vide de ses enfants, partis sur les chemins du monde.

« Tu ne comprends donc pas ? Tu ne vois donc pas ?

— Et que devrais-je voir, ma Cendre ? réplique doucement Cenlivane.

— Le sceau d'Enmeldry est une arme et celui qui le porte a toute légitimité pour commander la famille des Muirudi. C'est une des marches pour contrôler Franc-Côte et nous serons impuissants si elle tombe aux mains des elfes saphir.

— La gravité ne te sied pas, ma sœur chérie, et comme j'ai du temps à perdre et qu'il n'est pas question qu'un saphir mette la main sur *ma* ville, sourit Cenlivane, laisse moi t'aider.

— Comment sais-tu où se trouve ton sceau ? demande Cenlivane tandis que les deux sœurs revêtent des vêtements noirs, plus discrets que leurs atours colorés habituels.

Cendre lace lentement ses bottes, l'esprit ailleurs.

— Je le sens, répond-elle avec un clin d'œil. Tu sais, la magie... qui n'existe pas.

La guerrière a un haussement d'épaule :

— Bien, nous allons visiter toutes les tavernes de la ville et interroger tous les suspects potentiels... mâles et beaux.

Son rire ponctue sa déclaration et Cendre se met à rire aussi.

— Je ne peux pas t'expliquer la magie, tu sais, mais nous sommes issues de druides et de sorciers, autant que de guerriers, tu devrais essayer d'y penser un peu.

La nuit, les humains se retirent, s'abritant dans leurs murs pourvus de lampes et torches, lanternes et bougies. Le monde redevient alors celui des elfes, surtout de ceux à la peau saphir. L'activité dans le port de Franc-Côte baisse notablement quand la lumière tombe et seuls certains quartiers restent éveillés.

— Tu ne pouvais trouver plus mauvais endroit, remarque Cenlivane.

Une violente odeur de crasse mélangée au sang, au vomi, aux ordures... monte jusqu'à leurs narines et Cendre a un haut-le-cœur. La guerrière étouffe un ricanement :

— Cela fait bien longtemps que tu n'as pas été sur un champ de bataille.

À l'abri d'un recoin d'ombre, elles observent les allées et venues de l'*Auberge du Vent hurlant* dont les larges fenêtres déversent une abondante lumière. Cris, bruits divers emplissent le lieu si bien que personne ne peut les remarquer. La porte d'entrée claque une fois de plus et une petite silhouette sort. Longue robe noire, longs cheveux blancs, un nécromant pressé.

— C'est lui, j'en jurerais, murmure Cendre sans jeter un œil à sa complice du moment, sans remarquer la surprise de Cenlivane.

Le jeune Kirien revenait de loin dans l'Ouest quand leurs routes se sont croisées. La guerrière jure, mais la druidesse n'y prend garde.

— Quel est le plan ?

— On l'assassine et on reprend le sceau que je ramène à Illuanor, répond Cendre le plus simplement du monde.

— On l'assassine ? C'est ainsi que font les druides porteurs d'amour et de paix ?

— Je ne suis plus druide, souffle Cendre, d'une voix à peine audible.

Nouvelle stupéfaction sur le visage de Cenlivane :

— Pardon ?

— J'ai quitté l'ordre.

Cendre ne regarde toujours pas sa sœur.

— Pardon ? répète Cenlivane, incrédule.

— Ne me demande rien, je t'en prie. Je ramènerais cette bague et implorerais le pardon de Myrania... si elle veut encore de moi.

— Hé bien ! Je suppose que, pour qu'elle te donne une chance, il est inutile de mettre encore plus de sang sur tes mains. Je suis un assassin, moi, je me charge de ton elfe noir.

Le toit est glissant et Cenlivane progresse doucement, légère. Une étrange excitation l'envahit. *J'ai à nouveau cinquante ans*, pense-elle en riant intérieurement.

Quatre-vingt-sept ans plus tôt, le peuple saphir a investi des cités humaines au sud d'Ankomnia et des familles entières vivent à l'air, certaines même allant jusqu'à acquérir terrains et fermes.

Cenlivane a rejoint les rangs des Éclaireurs, un groupe secret et financé par de bons et dignes hauts elfes, prêtres fidèles de Myrania. Est-ce la perversité de l'organisation, son hypocrisie raffinée qui ont attiré la sylvaïne ? Ou simplement une soif haineuse de sang,

une envie de meurtres insatisfaite en cette période de paix plus ou moins stable.

Oiseau léger et discret perché sur un balcon distant, Cenlivane observe le jeune nécromant. Au fil des jours passés à ses côtés, lors de leur voyage, elle a pu noter son imprudence, son inexpérience. Quoiqu'il n'en ait rien dit, il doit être issu de la noblesse, peu préparé au monde extérieur, et a dû se fourrer dans de sombres histoires pour acquérir quelque prestige.

Un jeune con en d'autres termes. Un jeune con qui l'a troublée sans qu'elle s'explique réellement pourquoi, mettant cela sur le compte de la promiscuité forcée et du manque après tant de semaines loin de la civilisation.

Le bruit a baissé dans la salle principale de l'auberge. Minuit passé de quatre heures, l'activité s'apaise avant les premiers rayons du soleil. Kirien, qui est monté dans sa chambre, se déshabille avant d'aller s'allonger. Un sourire carnassier passe sur les lèvres de la guerrière et, sans un bruit, elle redescend de son perchoir, de l'autre côté de la rue. Une gouttière, quelques aspérités sur le mur, c'est plus que suffisant pour la légère sylvaïne.

Le jeune nobliau est sans méfiance, un léger entrebâillement à sa fenêtre, la période de l'année étant chaude, marquant sa pure inconscience. Cenlivane entre sans un bruit dans la petite chambre. L'elfe noir s'est endormi, entièrement découvert. Pas de poignard à sa portée, aucune arme. La guerrière a un doute. Cela sent le piège à plein nez.

Quelques pas encore, sûrs, rapides. Une lame plantée dans chacune de ses mains pour que le nécromant soit sans pouvoir, les mains autour du cou pour l'étrangler rapidement.

— Où est l'Étoile ? glisse l'assassin à l'oreille de l'elfe qui la regarde les yeux écarquillés.

Kirien fixe l'ombre qui le maintient immobile, assise sur lui. En quelques secondes, son imbécillité lui fait monter au visage bouffées de remords et de colère tandis que l'assassin referme lentement son étreinte, le privant d'air. Il ne peut distinguer que les yeux, le reste du visage étant masqué de noir, et il lui semble reconnaître le regard vert et perçant, mais la douleur afflue de ses mains, son esprit crie au secours.

— Où est le sceau ? répète la voix dans son oreille.

Mourir, quelle fin infiniment glorieuse après tous ces efforts pour récupérer leur saleté de bague ! Des larmes de rage et de dépit montent à ses yeux, mais ne vont pas plus loin, le coup brutal porté dans son cœur mettant fin aux questions tournoyantes.

Je ne vois rien, s'énerve Cenlivane et, perdant son calme, elle renverse un petit coffre. Le bruit est léger, mais elle entend du mouvement depuis le couloir. Nouveau juron. Et, là,

dans le contenu du coffre renversé, la chevalière et sa pierre noire, si peu gracieuse. La guerrière se penche, la ramasse prestement et la passe à son doigt. Un coup d'œil au lit où le bel elfe nu se vide largement de son sang. L'assassin a-t-elle une pointe de regret ? Elle se penche sur le front de sa victime et y dépose un baiser. Elle est déjà loin quand la porte de la chambre s'ouvre.

La chambre est plongée dans l'obscurité si bien que le passant, de l'extérieur, imaginerait l'occupant dormant paisiblement, probablement après une journée de commerce sur les marchés de Franc-Côte. Kirien ne bouge pas, les douleurs à la poitrine l'élançant cruellement. Devant lui, le nécromant plus âgé tourne en rond, enragé.

— Après tous ces efforts, je ne comprends pas que tu aies permis qu'on te prenne l'Étoile ! Tu as voyagé des mois pour elle ; à quoi joues-tu, imbécile ?

— Que puis-je te répondre, Saën, que tu ne saches déjà ? répond le jeune nécromant, la voix sifflante, oubliant sa douleur quelques secondes.

— Nous devons retrouver cette bague, appuie l'elfe en se penchant sur son collègue, le regard menaçant.

Puis, brusquement, il a un geste de recul :

— Tu empestes la sylvaine !

Kirien a un haussement d'épaule tout en réalisant que sa vue ne l'a pas trompé. Sur sa peau, mêlé au sang et au reste de sa peur, il peut encore percevoir la légère odeur des herbes que l'étrange Cenlivane utilise pour se laver. *J'ai été un idiot, pense-t-il, mais je ne suis pas le seul.*

— Le bon côté, persifle Saën, c'est que, si nos ennemis engagent des assassins incapables d'éliminer définitivement leurs victimes, nous n'aurons pas de mal à en venir à bout. Enfin, si tu ne me caches rien.

Le nécromant regarde son jeune associé avec un regard mauvais et suspicieux, tout en passant, distrait, la main sur son cou où une large entaille l'aurait vidé de son sang si l'un de ses disciples n'était pas rapidement intervenu.

Cité d'Illuanor, Forêt de Guylbin

Depuis la passerelle, la voix grave de Wulfraan semble davantage chanter qu'enseigner et Cenlivane sourit. A-t-elle besoin de le voir pour imaginer le vieux druide dispensant cet enseignement plein d'amour, de sagesse, de compassion ? Les années ont passé, mais son oncle n'a pas changé, fidèle à ses croyances, à ses convictions. Pourtant, petit

à petit, les élèves se sont faits plus rares tandis qu'Illuanor se vidait doucement de son sang jeune, de ses enfants tout juste majeurs.

Le cours s'achève, les jeunes sylvains quittent le bâtiment. Ils passent devant Cenlivane, la saluent respectueusement en reconnaissant la Tanäan'Danal et s'éloignent par les ponts et traverses qui relient le temple au reste de la cité. Puis Wulfraan sort à son tour et aperçoit la guerrière. Ses lèvres s'articulent en un étrange sourire un peu triste.

— N'es-tu pas heureux de voir ta nièce chérie ? plaisante Cenlivane en venant à sa rencontre.

— La fière Tanäan'Danal vient-elle rendre visite à son vieil oncle un peu cinglé sans qu'il y ait de motif grave ? répond doucement le druide.

Un voile léger et très rapide passe sur le visage de l'elfe, mais elle reprend bien vite son plus beau sourire.

— Il le faudrait, cher oncle, je sais bien, mais, parfois, j'oublie que la vie n'est pas que travail. Puis-je te raccompagner chez toi afin que tu m'offres une tasse de thé ?

Wulfraan ne pose aucune question et Cenlivane ne semble pas être venue pour autre chose que goûter les délicieuses pâtisseries de son oncle. L'heure avance doucement et la nuit est tombée.

— Une plante qui ne grandit plus meurt, n'est-ce pas ? dit enfin la guerrière, rompant le silence.

— Le vieil elfe ne grandit plus, mais ne meurt pas, répond le druide en regardant sa nièce dans les yeux.

— Il ne meurt pas, mais il ne s'adapte pas, il continue de marcher dans un monde qui lui devient étranger, il finit par s'éteindre d'ennui et de solitude.

— Ainsi Myrania a voulu ses enfants.

— Je ne sais pas ce que ta déesse a voulu, le coupe Cenlivane, mais les humains se reproduisent, peuplent le monde, découvrent, évoluent... et, bientôt, Illuanor ne sera plus qu'un îlot d'arbres où nous nous recroquevillerons pour mourir, sans plus avoir notre place nulle part.

— Nous ne pouvons pas changer ce que Myrania a fait de nous, ce qu'elle a voulu des hommes...

— Si ta déesse n'est qu'amour pour nous comme tu l'enseignes à tes élèves, je doute qu'elle ait jamais voulu de cette fin pour notre peuple.

Le silence à nouveau, oncle et nièce finissent leur tasse, un autre biscuit.

— Nous ne nous reproduisons pas assez, c'est un fait, reprend Cenlivane, et je doute

de changer cela chez mes frères, mais le pouvoir ne réside pas que dans le nombre. Il s'acquiert, il se gagne, il se conserve, il s'utilise.

— Le pouvoir ? s'étouffe Wulfraan avec un biscuit peut-être un peu plus sec que les autres.

— Oui, le pouvoir, la richesse, les biens matériels dont les hommes sont si friands et qui les corrompt.

— Et qui corrompt même l'elfe quand il y goûte.

— Oui, probablement, reconnaît la guerrière en touchant machinalement la bague passée à son doigt, mais toute guerre a son lot de pertes et, si nous gagnons, ma perte te paraîtra plus douce.

Cenlivane sourit de cette façon si étrange qui met mal à l'aise le vieux druide.

— La guerre ? Ta perte ? De quoi parlons-nous ? questionne-t-il.

— Franc-Côte, la cité la plus... intéressante pour nous aujourd'hui. Richesses, pouvoir. Commerce florissant, armées. À une distance fort satisfaisante d'Illuanor... et d'Ankomnia où nous n'aurons qu'à cueillir nos ennemis une fois que notre peuple aura retrouvé une force de frappe convenable. D'ailleurs, n'y as-tu pas envoyé Cendre pour y conclure de nouvelles alliances ?

— Cenlivane, quel mauvais vin a tourné ton jugement ?

— Le vin que l'on sert aux mourants ! Tu sais que j'ai raison. Encore quelques décennies de ce régime et il n'y aura plus un seul sylvain pour prononcer un discours digne de ce nom à mon enterrement. Je veux ta bénédiction, toi, l'un des Sept qui guident Illuanor. Je peux conquérir Franc-Côte en ton nom et au nom du clan des Tanäan'Danal, mais avec mes méthodes et je serai ton arme, arme salie et corrompue que tu pourras jeter quand le pouvoir sera entre les mains des Sept.

— Cela ne peut être ce que Myrania a voulu, murmure le vieux druide.

— Et, toi, que veux-tu ? Tu veux voir mourir tous nos enfants ?

Arthur de Pendéan garde les yeux fixés sur la fenêtre, ne se retournant pas, et Cenlivane reste immobile, se forçant à conserver tout le calme qu'exige la situation.

— Vous me menacez, finit par dire le nobliou, tranchant le silence d'une voix mal assurée.

Un sourire mauvais passe sur les lèvres de l'elfe sylvaine :

— C'est un résumé succinct, mais qui me semble pertinent, répond-elle.

— C'est assez étrange, comme situation. Les gens de votre espèce ont parcouru le

monde en déclarant que votre peuple est l' élu, le détenteur de tout savoir et de toute justice...

— Non, non, l'interrompt Cenlivane, c'est un discours de haut elfe, nous n'avons jamais eu autant d'arrogance.

Arthur fait volte-face et la regarde. Son regard brûle de haine, de mépris et de peur :

— Et, maintenant, vous montrez votre vrai visage. Vos méthodes ne sont pas plus honorables que celles des elfes noirs dont vous prétendez nous défendre.

Cenlivane reste imperturbable :

— Les temps ont changé, que voulez-vous ? Vous n'avez pas rejeté les elfes sombres et leurs méthodes, il est normal que nous en concluions que vous appréciez lesdites méthodes, persifle-t-elle.

— Vous me faites chanter !

— Et c'est efficace ? s'enquiert la guerrière.

— Ai-je le choix alors que vous détenez mon fils ? s'emporte le seigneur de Pendéan.

— Je dirais que non, répond Cenlivane avec un sourire goguenard.

Il est tard et les rues se vident progressivement. Cenlivane avance vite, songeuse. Ils prennent trop de risques, elle le sent, mais l'adversaire progresse aussi et ils ne doivent pas se laisser distancer. Machinalement, elle s'enfonce dans les rues qui mènent vers le port. Elle a passé bien des années à Franc-Côte et les humains qu'elle y a côtoyés ont vieilli. Comment supportent-ils leur condition, le mystère lui reste entier. Elle reconnaît l'enseigne et sourit. Un petit remontant ne lui fera pas de mal après une telle journée.

Comme tous les soirs depuis une centaine d'années, la *Taverne de la Troisième Roue* est bondée et c'est cela qu'on attend d'elle. Trop de gens, trop de témoins, trop de tout. Paix y est donc assurée, détente, relâchement de quelques heures. La guerrière se fraie un chemin jusqu'à une petite table, dans un recoin, et se laisse choir sur la chaise. Elle sirote le vin chaud parfumé à la cannelle à petites gorgées, tout doucement, laissant son regard glisser dans la grande salle commune tandis que l'épice flatte son odorat sensible. Certaines silhouettes ne semblent pas déplaisantes et il y a bien longtemps qu'elle n'a pris un peu de bon temps, mais les temps ne sont pas trop favorables à de telles distractions. Elle soupire.

— Finalement, il y a parfois de bonnes surprises dans ce genre d'endroit, fait une voix à côté d'elle et elle sursaute légèrement.

— Kirien ? s'étonne-t-elle en reconnaissant l'elfe noir.

— Oui, c'est bien ainsi que mon nom se prononce en langue commune, sourit-il. Puis-je m'asseoir ?

— Évidemment, répond Cenlivane, le sourire retenu.

Le nécromant approche une chaise, prend le temps de se poser puis, assis en face de l'elfe des bois, il la regarde droit dans les yeux :

— J'imaginai que tu serais heureuse de me savoir en bonne santé après le coup que j'ai pris dernièrement, ironise-t-il, tout en dévoilant ses paumes bandées.

— Tu as été attaqué ? fait la guerrière, soutenant son regard.

— Rien de grave, un amateur chez les assassins, je suppose, répond Kirien. Cela nous rappelle combien la vie, même pour un elfe, est un bien précieux et fragile. Et qu'on a bien le droit à quelques heures de repos ?

— Ça me va, chuchote presque Cenlivane.

Le nécromant semble hésiter, puis ses doigts glissent sur la main de son adversaire.

— En matière de plaisir, est-il même bon de trop tarder, qui sait ce qui nous attend demain.

La tête légèrement penchée, comme s'il réfléchissait, il détaille le visage qui lui fait face. Les grands yeux verts, le nez fin et droit, la bouche railleuse. Elle lui plaît plus que de raison, il doit bien se l'avouer. Son regard descend vers la gorge puis les seins que le décolleté cache à peine.

— Il manquera quelque chose dans ce monde quand nous aurons gagné, murmure-t-il, presque pour lui-même, mais Cenlivane réplique :

— Quand nous aurons gagné, certaines nuits manqueront de saveur, je ne peux que te l'accorder.

Et elle enchaîne :

— J'espère que tu ne me proposes pas de te suivre chez toi.

— Non, répond Kirien en riant, mais j'avoue que je suis resté très classique et j'apprécie, pour ce genre d'échange, les endroits clos et... intimes.

— Les ruelles sont intimes aussi tard dans la nuit.

Cenlivane rit aux éclats, plus du regard embarrassé du nécromant que de sa propre plaisanterie. Ils suivent une ou deux traverses puis arrivent dans une ruelle moins éclairée que les autres.

— On ne va pas être trop difficiles, après tout, remarque la guerrière, on sera peut-être morts demain.

— C'est une façon de voir les choses, raille Kirien, mais j'aime mon confort, moi.

— Tu ne vas quand même pas te taper une sylvaine pour que ce soit comme à la maison, rit l'elfe en le tirant par la main.

Elle défait le fourreau de son épée et fait mine de le poser contre le mur.

— Pas d'embrouilles, hein, on n'est pas là pour les affaires ? redemande-t-elle.

— Pas d'embrouilles, ce n'est vraiment pas ce dont j'ai envie à cet instant.

— Et de quoi as-tu envie ? sourit Cenlivane en appuyant son dos contre le mur et en prenant la main du nécromant pour l'attirer vers elle.

— De toi, ma belle, murmure Kirien, j'avais oublié à quel point !

L'elfe noir se penche vers l'elfe sylvaine, pose ses lèvres contre les siennes. Ses mains serrent sa taille puis remontent doucement pour défaire les attaches de sa chemise légère. Les habitants de la ruelle sombre, derrière leurs volets clos, entendent probablement quelques gémissements, mais la promiscuité des grandes villes apprend la discrétion. Pourtant, Kirien, plongé en Cenlivane, sent qu'on lui tape l'épaule et il se retourne violemment.

— C'est mon territoire, ici, lui dit un homme de grande taille, marqué de quelques cicatrices, l'air mauvais.

Il est flanqué d'une fille maigre, fatiguée, qui s'est probablement sentie envahie sur son lieu de travail et qui a donné l'alerte. Le regard de Kirien devient noir :

— On est occupés, tu ne vois pas, crache-t-il.

— Ici, ce sont mes filles qui sont occupées, réplique l'homme tout en regardant, un rien surpris, la magnifique guerrière que le corps de l'elfe noir lui a jusqu'à présent caché.

— Ces humains sont d'un grossier, soupire Cenlivane sarcastique.

— Dégage, siffle le nécromant.

— C'est toi qui vas dégager, rétorque l'humain, bien décidé à se battre.

Mais il est stoppé net par l'éclair qui sort des doigts de l'elfe saphir et il s'écroule sur les pavés. Kirien attrape la main de Cenlivane :

— Viens, on va se trouver un endroit plus tranquille.

Le cadavre est toujours là, dans la ruelle, quand la sylvaine repasse deux heures plus tard.

— Héhé, sourit-elle.

Plus près, son ouïe l'avertit que la fille pleure, recroquevillée, à deux porches de là. Elle s'en approche doucement et l'humaine lève vers elle un regard plein de terreur.

— Je suis désolée, je ne voulais pas, commence-t-elle à bafouiller, persuadée sans doute que la guerrière va l'achever.

— Ce n'était pas très malin, tu t'en rends compte ? répond Cenlivane en tendant la

main à la prostituée pour qu'elle se relève.

— Je ne vous avais pas vue, j'ai cru qu'une autre fille avait...

— Pourtant, aux robes de mon amant, tu aurais dû te douter que ce n'est pas là un de tes clients, soupire la guerrière.

Kirien doit crouler sous l'or, cela se sent à ses manières, à son accent précieux quand il parle la langue commune, à ses robes magnifiques, brodées, de tissus les plus nobles alors même que, en mission, il devrait adopter un style plus sobre. Avec sa fortune et son physique, il n'a pas dû avoir souvent à payer une maîtresse, bien au contraire.

— Ton mac, continue Cenlivane, il travaillait en solo ou il a un maître ?

— Tout ce quartier appartient à la même personne, répond la fille avec étonnement, comme s'il était incongru de poser une telle question.

— Conduis-moi à lui, répond l'elfe.

— Mais...

— Obéis et tu vivras.

— Myrania n'approuve pas que l'on paie les échanges sexuels, commente Cenlivane d'une voix douce tout en observant l'homme qui lui fait face.

— Je me contrefous de cette Myramachin, rétorque Brand Neolny méchamment.

Ses yeux, inquiets, balaient la pièce du regard. La guerrière a mis à mal son escorte en finalement bien peu de temps et elle peut lui ôter la vie assez facilement.

— Tu as tort de mépriser les attentes des dieux, homme de peu de foi, répond l'elfe et un sourire mauvais illumine ses lèvres. Ma déesse désapprouverait que je laisse continuer ton petit trafic. Aussi va-t-il falloir que tu sois très persuasif pour que je te laisse tranquille.

La menace est prononcée d'une voix si douce que l'homme en frissonne, mais il comprend, elle parle sa langue :

— Que veux-tu ?

— Et bien, vois-tu...

Cenlivane parle peu, ces humains doivent interférer le moins possible dans leurs affaires, mais, en repartant, elle sait qu'elle tiendra désormais, dans peu de temps, encore quelques voix des petits seigneurs locaux.

À l'abri de l'ombre d'un porche, la guerrière observe l'humain et une expression de dégoût passe sur son beau visage. Alors qu'il pourrait entretenir une maîtresse bien nourrie, le petit seigneur vient jeter quelques pièces à la face d'une souillon, prête à tout pour ne pas

mourir de faim. Quoique la sylvaine éprouve rarement de la compassion, surtout pour cette race trop jeune et trop agitée, elle n'apprécie pas qu'on humilie sans raison quiconque.

Trop occupé pour l'entendre approcher, l'homme semble en extase quand, brusquement, une lame se pose sur sa gorge. La fille, surprise, se relève, les yeux écarquillés, mais reconnaît l'elfe qu'on lui a décrite. Les ordres sont clairs : la sylvaine a tout pouvoir et personne ne doit l'entraver. L'humaine incline donc la tête vers la guerrière, en signe d'obéissance. Cenlivane, le cœur serré, saisit son menton de deux doigts et relève sa tête. Le visage est marqué, fatigué.

— Il y a tant d'autres moyens de gagner ta vie, dit-elle doucement, presque pour elle-même.

Puis, rapidement, elle coupe la bourse pendue à la ceinture du petit seigneur et la tend à la prostituée. Les pièces sont bruyantes, la bourse est remplie.

— Tiens, tu as là de quoi quitter cette ville. Mais file. Vite.

L'humain, toujours maintenu par la lame coupante et ferme, ne peut qu'émettre un drôle de gargouillis en guise de protestation. Cenlivane se rappelle alors de sa présence et le dévisage :

— Je déteste les choses comme toi, remarque-t-elle froidement. J'imagine que te tuer me ferait un bien fou.

Elle semble hésiter, comme pesant les avantages et inconvénients de l'idée.

— Mais je crois que je sais comment rendre ton existence un peu moins pénible à mon cœur...

La nuit a été bien remplie et le soleil commence à se lever. Trop tard pour dormir, elle prendrait bien un bon petit déjeuner. Elle se met à rire, brusquement, toute seule, alors qu'elle marche. Le clan des Siluan et ses alliés doivent être établis dans ce quartier, c'est le plus pratique pour recruter. Et, s'ils sont bien ici, elle sait où ils doivent prendre le premier repas de la journée. Elle se sent d'humeur à leur rendre visite.

— Tu as bien fait de te laver, tu puais encore la sylvaine, fait remarquer Saën tout en buvant son café.

— Je me suis toujours demandé comment tu pouvais sentir ce genre de choses, remarque Kirien tout en s'asseyant à sa table. Tu es obsédée par elles que tu sentes leur parfum partout ?

Il éclate de rire.

— A priori, l'obsédé de ces dernières nuits n'est pas moi, réplique froidement Saën.

— Comment le sens-tu ?

— Connais tes ennemis, Kirien. Les Tanään'Danal représentent la plus forte armée de cette foutue ville. Et celle que tu baises est probablement la même qui a tenté de t'assassiner ! Au fond de lui, une sourde colère gronde.

La porte de la taverne s'ouvre brutalement et Cenlivane entre. Les habitués, orcs, demi-orcs, elfes noirs, portent la main à leurs lames, mais la sylvaine avance décidée. Elle met quelques secondes à remarquer la table qu'occupent les deux nécromants et elle se dirige directement vers eux.

— Je savais que la compagnie serait intéressante ici, lance-t-elle à voix forte, et j'ai passé une excellente nuit, je me sens un appétit d'orc.

Elle part d'un grand rire gras. Kirien la regarde, sans vraiment réaliser ce qui se passe, mais il ne remarque pas que Saën a blêmi.

— Cendre ? demande ce dernier, reconnaissant sans la reconnaître l'elfe.

Cenlivane le dévisage étrangement :

— Cendre ? Non, je ne suis pas Cendre, mais j'avoue que je suis surprise qu'un chien de ton genre connaisse ma petite druidesse.

Kirien s'est tourné vers son collègue, aussi étonné que Cenlivane.

— Qui es-tu ? coupe Saën.

— Je suis Cenlivane des Tanään'Danal, annonce-t-elle comme un défi, mais je pensais que ma réputation me précédait... ou que ce cher Kirien aurait fait les présentations. Il est plus sophistiqué d'ordinaire.

L'esprit de Saën fonctionne à toute vitesse et ses yeux deviennent de plus en plus mauvais.

— Non seulement tu couches avec l'ennemie, apostrophe-t-il Kirien, mais tu choisis de le faire avec leur cheffe !

— Allons, l'interrompt la guerrière en bougeant l'index en signe de dénégation, je ne suis cheffe de rien du tout.

Le nécromant la regarde, plein de haine.

— Nous n'aurions qu'à te couper la tête pour couper la tête de cette guerre.

— Oulala, gémit Cenlivane, mais c'est qu'il me ferait peur, ce méchant nécro. Si tu me coupes la tête, ton ami devra baiser un cadavre et c'est dégoûtant. Quoique, pour des nécromants... Allons, allons, je suis grand seigneur. Oublions cette guerre, considérons que je l'ai gagnée, quittez Franc-Côte et soyons bons amis.

La guerrière rit, sachant parfaitement que son assurance est un poison dans le cœur de ses ennemis.

— Va-t-en, s'il te plaît, lui demande Kirien d'une voix étrangement douce.

Cenlivane se tourne vers lui, sourit et lui tapote la joue.

— Je vais gagner, mon chéri, et nous ne ferons pas de prisonnier, mais, si tu es bien sage, je me laisserais peut-être aller à prendre un ou deux esclaves.

Elle fait volte face et quitte la taverne.

— Kirien, mon ami, susurre Saën, rappelle-moi de te tuer quand cette guerre sera finie.

— Parce que nous avons les mêmes goûts en matière de sexe ? ironise le jeune nécromant nerveux.

Saën le regarde longuement.

— Est-ce prudent ?

— Entre gens de parole, ce genre de petites pauses ne prêtent pas à conséquence.

— Entre gens de parole, oui, répète pensivement Saën.

Contrairement à son cadet, le nécromant connaît ce que l'esprit et le cœur peuvent dissimuler. Il n'est pas resté à l'abri de sa cité natale, dans les draps de soie. Son regard a plongé dans celui de la guerrière. S'il y a reconnu certains traits de sa sœur jumelle, comme son engagement profond envers son peuple, il y a lu aussi la cruauté et l'absence de toute conscience. Ainsi que ses informateurs le lui ont appris, Cenlivane des Tanään'Danal est prête à tout pour gagner. Mais, au fond de lui, il sait que les jeux sont faits, aussi reprend-il :

— Très bien. Les sylvains sont en train d'envahir Franc-Côte et Cenlivane rallie de nouveaux seigneurs chaque jour, mais tu trouves normal d'occuper tes nuits à la baiser plutôt qu'à servir notre cause. Bien. Tu aurais au moins pu apprendre pourquoi ses méthodes semblent bien plus efficaces que les nôtres. Cela dit, pendant que les Tanään'Danal s'agitent ici, l'armée d'Illuanor est affaiblie. Puisque tu aimes perdre ton temps ici, perds-le efficacement tandis que je m'emparerais de leur cité.

La colline domine la ville, mais, à cette heure avancée de la nuit, la gigantesque créature tentaculaire semble s'être repliée sur elle-même, clignotant de ses milliers d'yeux. Ses longs bras, convois marchands ou voyageurs isolés, se sont rétractés et, à cette distance, il ne reste qu'une rumeur lointaine. Puis un point se détache, craché par l'une des portes secondaires, et semble filer vers le sud. Les yeux du loup se rétrécissent, mais son instinct parle le premier. Saën rentre chez lui. Pourquoi ? Le loup s'élance.

Le cheval noir de Saën se cabre violemment quand le loup saute à sa gorge et le nécromant tombe brutalement de sa monture. En quelques secondes, il est sur pied, tirant son épée et il lève son bras, les yeux brûlants. L'éclat de la lune fait briller la longue lame un instant, mais elle ne retombe pas. Le loup est redevenu druide déchu et Cendre le regarde. Ses mains formulent l'attaque, mais sa course folle sur les talons de son ennemi l'a épuisée plus qu'elle ne l'aurait voulu. Un instant d'inattention et Saën est sur elle :

— Ainsi, souffle Cendre, c'est ainsi que cela se termine. Je tente de te tuer, tu tentes de me tuer...

Ses paupières sont closes et elle ne voit pas que son bourreau a stoppé son geste et la contemple. Sereine, elle attend le coup fatal, presque rassurée que tout soit enfin fini.

— N'est-ce pas la meilleure fin ? répond le nécromant et il se penche vers elle, ses lèvres effleurant les siennes.

L'elfe des bois frissonne à ce contact, bien différent de celui qu'elle attend.

— Tu es une guerrière, planter ta lame résout tout, n'est-ce pas ?

Il n'attend pas la réponse et se relève. Il range la lame dans son fourreau.

— Nous nous reverrons sur le champ de bataille, Cendre, je ne te tuerai pas comme ça.

Quand Cendre retrouve sa sœur, elle est dans sa chambre, prenant soin de ses armes comme elle le fait toujours avant une bataille. Combien de guerres vécues ensemble avant que la vie ne leur fasse suivre un chemin si différent. Des années passées où elles se préparaient avec les mêmes gestes, le même amour de ces lames elfiques... avant que...

— Cenlivane... commence Cendre, l'inquiétude pointant dans sa voix.

— Je sais, ma chérie, je sais, répond la guerrière sans lever les yeux de sa tâche. Je n'ai besoin que d'une poignée d'hommes ici. Illuanor a besoin de toutes nos forces.

— Je ne peux plus diriger d'armée, tu le sais...

— Bien sûr que si, Cendre des Tanään'Danal, tu es même bien meilleure que moi dans ce rôle. Je m'occupe de Kirien et de Franc-Côte. Hâte-toi.

Depuis la rue, rien ne distingue cette maison-ci des autres. Peut-être peut-on noter, tout au plus, que la porte ne comporte aucun motif particulier et que son bois semble moins solide que celui de maisons voisines. Plus modeste donc ? Cendre hésite un instant devant l'entrée puis toque doucement au panneau. Quelques secondes s'écoulent avant qu'on ne

vienne lui ouvrir.

— Cendre ? s'exclame la servante de Myrania en reconnaissant l'elfe qui se tient devant elle. Que viens-tu faire ici ?

— Je dois parler à notre Mère, répond simplement l'ancienne druidesse.

L'autre hésite, mais la laisse entrer. À l'intérieur, la pénombre contraste avec le soleil du dehors et il lui faut quelques secondes pour que ses yeux s'habituent. Personne. Juste la pièce vide, sans fenêtre, et un simple autel avec une petite porte sur l'arrière. Instinctivement, elle porte sa main à la poignée de la grande épée qui est accrochée dans son dos et la caresse. Puis elle avance vers l'autel et y dépose l'arme avant de s'agenouiller.

— Myrania, mère des elfes et de tous les justes, je suis revenue, moi, ta fille indigne et pécheresse, commence Cendre. Je sais que je n'ai jamais vraiment mérité tous les pouvoirs dont tu m'as honorée et je ne sais pas si j'en serai jamais digne. Mais, aujourd'hui, mes frères ont besoin de la puissance que tu m'as donnée, ils ont besoin de tes pouvoirs et de mon bras. Le temps n'est plus à la contemplation et à la réflexion. Notre peuple va mourir si nous ne nous battons pas. Il n'y a pas de gentils ou de méchants dans une guerre, il n'y a que des assassins et des morts. Renforce mes pouvoirs, que ton peuple vive ! Fais de moi ta main armée !

Il y a du bruit dans son dos puis un druide s'avance vers Cendre qui est toujours agenouillée.

— Relève-toi, fille de Myrania, dit-il en lui posant la main sur l'épaule. Notre Mère entend que nous te servions, car tu es Sienne.

— Les elfes noirs font marche sur Illuanor, annonce le jeune garde qui entre dans la grande salle.

Les sages qui dirigent la ville se regardent puis tous se tournent vers Wulfraan.

— Nous n'avons pas assez de soldats, notre magie ne suffira pas.

— Non, nous n'avons pas assez de soldats ici, mais nous devons faire venir les lames de Franc-Côte et l'armée des Tanäan'Danal, déclare posément Wulfraan.

Mais le clan est déjà en route vers sa ville-mère.

UN NOUVEL ELFE

14 février 4363, Cité d'Illuanor

Cela fait quarante-quatre ans, à quelques mois près. Cenlivane s'en souvient comme si c'était hier. Quarante-quatre ans plus tôt. Alban est vivant alors et, ce jour-là, il lui a tenu la main, la pressant comme si leur vie en dépendait et il y a eu la douleur, cette douleur face à laquelle les prêtres humains sont restés impuissants, pauvres petites créatures mortelles.

Aujourd'hui, pour la deuxième fois de sa vie, la guerrière donne la vie, elle dont le métier, la passion, est de la reprendre. Cette fois, point de douleur, les druides sylvains n'aiment pas entendre leurs femelles crier. Une partie d'elle plane doucement, au dessus des événements, de la petite chambre de cette magnifique maison perchée dans les plus anciens arbres d'Illuanor. Une partie d'elle pousse, presque inconsciente, obéissant aux ordres que lui dicte son oncle Wulfraan.

Aujourd'hui, point de mari, point de père pour l'enfant qui n'est plus qu'à quelques secondes de ce monde. Sa sœur Cendre lui presse la main, doucement, tendrement, pour l'assurer de sa présence et... les cris. L'enfant est là, un nouveau Tanään'Danal est né.

Cendre et Wulfraan échangent quelques regards, mais pas un mot et le vieux druide dépose l'enfant contre le sein de sa mère. Ils pourraient parler, elle n'entendrait rien, elle ne voit que lui, le dévore des yeux, lui murmure combien elle l'aime déjà, combien elle va veiller sur lui et comment elle l'amènera à l'âge adulte.

Parce qu'elle le sait, elle ne peut en douter, elle ne refera pas les erreurs du passé, elle veillera sur lui comme elle n'a pas su le faire pour sa bien-aimée Cassandre. Elle ne fuira pas, en l'abandonnant à un père qu'elle aura trompé. Cette fois-ci, elle sera mère avant d'être guerrière, elle déposera les armes tant qu'il aura besoin d'elle.

Les deux druides ont laissé seuls la mère et l'enfant et se sont éloignés dans le couloir. Quand ils sont assez loin, Cendre éclate en sanglots. Maladroitement, Wulfraan lui tapote l'épaule. Dans le fond, est-ce vraiment une surprise ? Cenlivane ne fait jamais « comme les autres », cette naissance ne fait pas exception à la règle.

Quand la druidesse est un peu calmée, elle s'exclame :

— Il n’y a même pas un peu de sang sylvain dans cet enfant, je n’ai jamais vu peau plus saphir !

— C’est l’un des nôtres, la reprend son oncle, ennuyé.

— On ne peut pas tout faire oublier au prétexte que notre famille est l’une des plus puissantes de la cité, les autres nous jugent et nous regardent, cet enfant ne trouvera jamais sa place !

— Illuanor n’est pas le centre du monde, même si nous le souhaiterions, lui rappelle Wulfraan. Ta sœur peut élever son enfant en d’autres lieux.

— Même si Cassandra était de sang impur, s’emporte Cendre, son père était un prêtre humain, une personne honorable, la petite est le fruit d’un mariage légitime. Ce... ce bébé est le résultat d’une monstrueuse mésalliance !

Wulfraan blêmit :

— Cet enfant est l’un des nôtres, je te rappelle ! Et je trouve assez étrange d’entendre dans ta bouche condamner des rapports avec le peuple saphir.

— Je n’ai jamais été enceinte de l’un de ces chiens, crache Cendre, soudainement pleine de haine. Une grossesse est un acte délibéré, nous ne sommes pas l’un de ces peuples ignares qui se reproduit comme les bêtes ! Quel égoïsme ! Quelle folie ! Comment ma propre sœur a pu en arriver là ?

Le vieux druide regarde longuement sa nièce et finit par répondre :

— Nous ne savons rien de ce qui a présidé à la venue de cet enfant, mais il est là aujourd’hui. C’est un enfant de ma famille et c’est tout ce qui m’importe.

L’enfant tète doucement le sein de sa mère endormie qui a passé ses bras autour de son petit corps, l’enlaçant, formant une armure protectrice. Sans un bruit, Fiona s’approche du lit et contemple sa fille et son étrange petit-fils. Un sourire naît sur ses lèvres. Au fond, cette histoire l’amuse beaucoup. Toute sa jeunesse, elle a elle-même fait scandale. Ses sœurs, particulièrement Laurentia, et elle clamaient haut et fort que l’art de la guerre devait être enseigné aux femmes et elles sont devenues les meilleurs lames de leur génération.

À leur tour, Cenlivane et Cendre défient toutes les traditions sylvaines. Cendre est une druidesse armée d’une épée, une épée volée aux elfes noirs. Et Cenlivane ? Hé bien, qui a le droit de choisir avec qui elle souhaite s’accoupler et faire un enfant ? Fiona passe un doigt léger sur la chevelure blanche du tout petit elfe noir. Il n’est pas né celui qui empêchera une Tanään'Danal de faire ce qu’elle veut !

Quelques jours se sont écoulés quand Cenlivane annonce qu'elle quitte la cité dans les arbres. Passés les premiers moments en dehors du temps, à découvrir le nouveau-né, à réapprendre ce langage, la cheffe sylvaine qui se cache sous la peau de cette mère se rappelle qu'Illuanor se consume lentement, sclérosée sous ses coutumes et traditions. Et, si Cendre ne décolère pas de savoir qu'un sang saphir coule dans les veines de son neveu, elle n'en laisse rien paraître et se propose le plus naturellement du monde pour escorter sa sœur.

La cité des elfes n'est pas prête à accueillir le petit bâtard ; les habitants de Franc-Côte, la cité portuaire et marchande, poseront probablement moins de questions. Ses murs abritent tout autant des sylvains que des saphirs et, pour les autres peuples, un elfe, c'est avant tout un elfe, quelque soit la couleur de sa peau.

Les deux sœurs marchent d'un bon pas. La route principale qui relie la cité d'Illuanor, blottie au cœur de la forêt de Guylbin, au port de Franc-Côte est une route pavée, sûre et fréquentée. Les deux sylvaines ne craignent pas grand'chose. Chacune porte une épée maintenue dans son dos. Celle de Cendre est la plus surprenante car elle est frappée aux couleurs des Umlayn, une puissante famille d'elfes noirs, et c'est une arme inattendue pour celle qui, son médaillon l'indique, sert Myrania, la déesse des elfes, qui fait des druides des êtres si puissants. L'épée de Cenlivane est plus courte. La guerrière qui porte l'enfant a choisi une lame légère, maniable d'une seule main, plus par habitude que par véritable nécessité : elles voyagent vite et Franc-Côte n'est qu'à quelques jours.

Les deux jumelles ne sont pas familières de la maternité et, contrairement à son habitude, la guerrière s'accorde plus de pauses, soit qu'elle se sente fatiguée soit que l'enfant réclame le sein. Cendre parle peu, mais Cenlivane est trop absorbée par ses nouvelles responsabilités pour y prêter réellement attention.

17 juillet 4315, Cité d'Illuanor

Cendre regarda sa sœur et son cœur se serra. Cenlivane était en robe, évènement assez inhabituel pour être noté. Pour ce jour particulier, la guerrière avait abandonné ses pantalons et toute pièce d'armure. Elle n'avait pas une seule arme, même pas une petite dague quelconque. La robe de soies rouge et blanche était brodée de fils d'or. Elle avait été confectionnée chez les humains et elle suivait le corps de l'elfe, du plus près qu'elle put, formant un décolleté gracieux, tombant jusqu'aux chevilles d'où elle partait en traîne discrète. Une robe de mariée.

Des fils d'or et d'argent avaient été coiffés dans les courts cheveux bleus de l'elfe qui

ne portait, pour tout bijou, qu'une petite chaîne autour du cou à laquelle était suspendu le rubis offert par son fiancé. Cendre s'approcha de sa sœur qui, illuminée, se contemplait dans le miroir de la chambre.

— Dis-moi une chose, ma sœur, juste une.

— Tu as l'air bien grave, lui fit remarquer Cenlivane, mais Cendre ajouta d'emblée :

— Pourquoi épouses-tu cet humain ? Il est éphémère...

La future mariée sourit et caressa la joue de sa jumelle :

— Pauvre petite Cendre qui ne comprend toujours pas. Tout est éphémère, ma chérie, l'amour plus encore que tout le reste. Il peut durer quelques secondes de jouissance ou une année. Ou un peu plus. Toute une vie d'humain peut-être. Mais quel amour durerait tout une vie d'elfe ? Avec un peu de chance, je serais veuve avant que nous ayons cessé de nous aimer.

Cenlivane avait ri. Et, si son amour pour un humain n'avait pas été éphémère, contrairement à ses prédictions, et si cet amour accompagnerait sans doute la guerrière jusqu'à son dernier combat, c'est sa fidélité qui n'avait su durer le temps d'une vie humaine.

L'alliance de l'elfe des bois avec un humain avait rompu le lien particulier qui unissait les deux jumelles et la naissance du petit saphir les éloigne d'avantage encore. Quelle étrangeté pousse Cenlivane à ces accouplements contre-nature ? Si Cendre ignore si elle se mariera un jour, elle ne doute pas que son choix se fera parmi les sylvains ou bien, au pire, parmi les nobles hauts elfes.

Les deux sœurs sont plongées chacune dans leurs pensées. Tandis que Cendre revit leur passé, se rappelant les blessures qui l'ont égarée, la conduisant même à d'étranges dépendances sexuelles dans les bras d'un sinistre saphir, Cenlivane cherche dans les yeux de son fils toute la force dont elle aura besoin pour trouver la stabilité nécessaire pour élever ce nouvel elfe. Sa fille, âgée de quarante-quatre ans, ne lui parle plus et elle n'a de ses nouvelles que par sa tante Laurentia. Elle ne doit pas échouer cette fois. Tout en berçant doucement l'enfant, elle pleure un peu, discrètement.

C'est donc deux combattantes déstabilisées, l'une donnant le sein à un tout jeune bébé, qui sont attaquées. Elles comptent une douzaine de soldats et, en toute autre circonstance, l'affaire aurait probablement tourné à leur avantage, mais Cendre prend trop de temps pour dégainer et Cenlivane est désarmée quand les épées ennemies se pointent sur elle.

Derrière les soldats, les deux elfes des bois aperçoivent trois nécromants. Vêtus de robes noires de tissu précieux, brodées de runes assemblées méticuleusement, Cendre reconnaît Saën d'Umlayn, son bourreau et tourmenteur qui a survécu à leur dernière rencontre, et Cenlivane voit le père de son enfant, Kirien des Siluan. Elle sait même que le troisième elfe est Mallyan d'Ysang qui est beaucoup plus âgé que les deux autres et n'a pas toujours été nécromant.

C'est Kirien qui ordonne :

— Qu'aucun mal ne leur soit fait, nous ne sommes là que pour l'enfant !

La guerrière hurle, impuissante, tandis qu'on lui arrache son enfant et de grosses larmes montent à ses paupières. L'un des soldats a posé l'extrémité de son épée contre sa gorge et elle ne voit aucun moyen d'empêcher le crime. Ses sens se brouillent et elle croit entendre la voix de Kirien :

— Je suis désolé, murmure-t-il peut-être.

La troupe s'éclipse après cette victoire facile. De l'aversion qu'elle a pu ressentir pour son neveu, il ne reste rien. Cendre, maintenant, ne songe qu'au petit arraché à sa mère et les deux combattantes savent aussitôt ce qu'elles doivent faire. Elles ne prennent que leurs épées, qu'elles s'accrochent solidement, et, quelques minutes plus tard, deux louves poursuivent les ravisseurs. Contrairement à leurs ennemis héréditaires, les elfes noirs ont dompté les chevaux, imitant les humains, et la troupe voyage vite. Les saphirs se savent en terre étrangère, menacés.

Les deux louves n'ont que faire des règles de combat traditionnelles et elles s'attaquent au soldat qui ferme l'escorte quand elles la rattrapent. Leur rage et la magie de la druidesse décuplent leur puissance et elles égorgent facilement quatre cavaliers. Les trois nécromants stoppent la troupe qui fait face à ses attaquants. Cenlivane et Cendre, reprenant forme elfique, tirent leurs épées. Cette fois, il n'y a plus d'effet de surprise et elles savent devoir craindre les nécromants.

Les lames se croisent et les soldats saphir sont surpris par la puissance farouche des deux guerrières expérimentées. Et ils ne reçoivent pas l'appui de la magie. Quand elles les ont tués, les deux sœurs se rendent compte que les trois nécromants se sont enfuis, laissant la mort de leurs serviteurs faire diversion.

Ce sont donc à nouveau deux louves qui reprennent la poursuite, mais elles sentent que les trois elfes noirs, débarrassés des encombrants soldats, ont échangé leur monture contre des invocations plus rapides et infatigables. À cette course injuste, les êtres de chair perdent l'avantage sans avoir pu combattre. Quand les deux bêtes épuisées approchent

d'Ankomnia, la trace des ravisseurs a déjà été absorbée par la puissante cité.

Quoique la zone soit dangereuse pour les sœurs, elles restent plusieurs jours à rôder sur le territoire des elfes noirs et, chaque nuit, une louve hurle à la mort, son chant sinistre se répercutant à l'intérieur de la cité, jusqu'aux demeures des plus riches nécromants. Devant son visage rempli de larmes dont la bouche ne prononce plus un seul mot, Cendre se reproche tout ce qu'elle a pensé sur la venue en ce monde de son neveu et son amour pour sa sœur, qui l'emplit à nouveau, lui rend encore plus douloureuse l'ignoble perte : Cenlivane ne reverra pas son fils.

— C'est très bien, finalement, qu'elles aient tué nos hommes, remarque Saën, sobrement, lorsque les trois nécromants sont à l'abri, à l'intérieur des murs de leur cité. Cela nous évitera de nous en occuper.

Kirien s'arrête, de stupeur, et regarde son collègue :

— Que veux-tu dire ?

— Ce que je veux dire ? Ne me dis pas que tu as entraîné ces soldats avec nous en ayant l'intention de les laisser en vie ?

Mallyan approuve :

— Ces hommes ont été témoins de l'enlèvement et peuvent difficilement ignorer que ton fils est né d'une elfe sylvaïne !

— Détail que, hormis nous trois, personne ne doit jamais apprendre si tu veux que ton enfant grandisse normalement et soit ton héritier incontesté, continue Saën.

Kirien regarde les deux nécromants tour à tour. Les trois elfes se sont liés il y a fort longtemps maintenant, par leur soif de pouvoirs et de conquêtes, couvrant tour à tour les machinations et complots des deux autres et atteignant les plus hautes fonctions par cette étonnante fidélité qui fait d'eux le seul véritable contre-pouvoir du seigneur d'Ankomnia.

Voilà de bien étranges parrains pour un bien étrange bébé, songe l'elfe saphir en serrant l'enfant contre lui, un peu plus fort, comme si on risquait de lui enlever.

MISSION : SAUVETAGE D'UN ELFE NOIR

An 4395

C'était une magnifique journée de printemps. L'air était chaud, mais pas étouffant, et je buvais mon thé à la terrasse d'un petit établissement que j'avais appris à aimer avec les années. Sa tenancière faisait de délicieuses pâtisseries, inspirées de plusieurs régions du monde, des confitures avec les fruits des environs... et je la regardais vieillir avec dépit en espérant qu'elle aurait la bonne idée de faire un enfant et de lui transmettre son savoir-faire avant de quitter ce plan d'existence.

Le goût du sucré m'était venu tardivement, avec l'envie de me prélasser des heures au soleil ou de ne pas travailler durant de longues semaines. Mes filles, qui étaient devenues proches par un miracle que je ne m'expliquais pas tout à fait, prétendaient que je m'étais transformée en chat. Un vieux chat qui avait tué trop de souris et qui aspirait désormais à une certaine... sagesse ?

Je savais bien que cette paix n'était qu'un moment de la vie, que la soif de victoires, maîtresse exigeante, me rappellerait bientôt à elle, mais me croire vieille et sage le temps de quelques mois me distrairait, j'imagine.

Une ombre vint se glisser entre mon soleil et moi et je relevai les yeux de mon assiette, un brin contrariée : un elfe noir se tenait là. Il me fallut quelques secondes pour accommoder mes yeux au contre-jour et le voir vraiment.

Mon cœur manqua un battement : l'elfe, très jeune, avait des traits incroyablement familiers. L'émotion me monta aux joues, mais je ne dis pas un mot.

— Bonjour, madame. Je suis désolé de vous déranger, mais êtes-vous Cenlivane des Tanään'Danal ?

Les manières étaient extrêmement policées, l'habit riche, sans être inapproprié à la simplicité du lieu, la voix était douce et...

— Qui la demande ? répondis-je, la gorge sèche.

— Vous permettez que je m'assoie ?

J'acquiesçai d'un léger signe de tête et l'elfe prit place en face de moi. Dès le premier instant, j'avais su qui il était, mais je n'osais encore y croire avant de l'entendre de sa bouche.

Je fis signe à la serveuse qui apporta aussitôt une nouvelle tasse de thé et un assortiment de gâteaux. J'aurais besoin d'avoir la bouche pleine pour garder une certaine contenance.

— Je me présente à vous : je suis Pelior des Siluan.

— Et ton père est Kirien ? complétai-je.

J'avais imaginé cet instant pendant des années, après que Kirien m'eut enlevé notre enfant. Pendant deux décennies, j'avais entretenu des espions aux abords d'Ankomnia, guettant la sortie d'un homme des Siluan ou de l'un de leurs alliés, mais le clan restait à l'abri de la cité souterraine et j'avais fini par lâcher prise.

Il était maintenant là, devant moi, à la terrasse de ce café.

— Oui, c'est exact, madame.

— Et tu sais qui je suis ?

C'était une question forcément très bête : il venait de dire mon nom et on ne vient pas vers sa mère en l'appelant « madame », mais un jeune nobliau saphir pouvait-il se jeter dans les bras d'une mercenaire sylvaine en criant « maman ! » comme un bébé ?

— Mon père m'a parlé de vous. Il ne l'a jamais vraiment dit, mais je crois que vous avez été une sorte de... grand amour ?

Stupéfaite, je recrachai mon thé en manquant m'étouffer et Pelior me regarda avec de grands yeux étonnés :

— Aurais-je été maladroit ou indiscret ?

Je n'étais pas la dernière à me moquer de l'intérêt des elfes noirs pour la littérature sentimentale produite par les humains, mais, transposée à la réalité, la situation paraissait surréaliste.

— Non, non, continue ton histoire et dis-moi où tu te situes avec ce grand amour, ton père et ce genre de choses.

— Vous avez été en guerre pendant plusieurs siècles et il n'aurait pas été convenable qu'il vous épouse, aussi a-t-il été uni à ma mère qui est morte en couches. J'aurais d'ailleurs voulu la connaître et l'aimer et je lui en ai sans doute longtemps voulu qu'il me parle plus de vous que d'elle, mais je crois qu'elle ne l'aimait pas non plus, que c'était un mariage arrangé.

Le soleil, doux un peu plus tôt, me semblait soudain agaçant de chaleur, mes oreilles bourdonnaient et mon sang s'irritait : c'était l'histoire la plus ridicule que j'avais entendue, ridicule, énervante... et ce Pelior n'était qu'un benêt à l'image de son père !

— Aussi, continua le jeune elfe, insensible à mon humeur, m'a-t-il toujours dit que, si quelque chose de grave se produisait, je devrais quérir votre aide. Et que vous ne me la refuseriez pas.

Il avait prononcé les derniers mots plus bas, nettement intimidé, probablement mal à l'aise à l'idée de forcer la main à une inconnue.

L'envie me traversa l'esprit de simplement lui dire que j'étais sa mère, qu'il avait deux sœurs, qu'il appartenait à un clan de grands guerriers, que tous ses autres soucis n'avaient plus d'importance et que Kirien pouvait bien crever de je-ne-sais-quoi, lui qu'il n'était pas question d'ajouter à la liste des hommes que j'avais vraiment aimés... mais même ma nature brusque et gaffeuse a parfois des limites.

— Donc tu es là pour que je t'aide ? dis-je à la place.

— Oui, madame.

Son père lui ayant dit de me faire confiance, Pelior ne semblait avoir aucune hésitation à me raconter toute sa vie. Kirien avait été un père protecteur, extrêmement présent, voire étouffant ? Côté mère, il avait beaucoup souffert car la mystérieuse génitrice était orpheline de ses deux parents, n'avait laissé aucun bien et Kirien et elle ne s'étaient pas aimés. A l'adolescence, Pelior, en mal de cette affection, s'était sans doute rebellé, mais son père était un mur sur le sujet et l'intuition du jeune elfe lui avait soufflé que sa patience serait récompensée, il ne savait comment.

Étonnement, je gardais mon sérieux tout le temps de ce récit tiré par les cheveux.

Puis Pelior était devenu adulte et Kirien, qui avait mis sa vie entre parenthèses pendant son enfance, avait repris ses activités. Lesquelles ? Son fils, en réalité, n'en savait trop rien. Le chef des Siluan passait beaucoup de temps avec d'autres nécromants et Pelior, lui, avait choisi de devenir mage. Son père ne s'y était pas opposé. Un brin de mauvaise conscience à faire pratiquer de la nécromancie à un Tanään'Danal ?

Et qu'en était-il de la guerre éternelle, profonde, de la haine viscérale entre nos deux peuples ? C'était devenu, par le miracle de la narration paternelle, une simple guerre économique, nos deux peuples étant assez proches finalement.

Je regardais mon fils, son beau visage, ses yeux doux. Il avait trente-deux ans, il était en bel santé, richement vêtu... et il vivait dans un rêve, une bulle étrange mise en place par un père surprotecteur. Aurais-je pu faire mieux ? Qu'aurais-je dit à mon petit bâtard qui se serait demandé pourquoi, de toute sa famille, il était le seul à avoir la peau saphir ?

En m'enlevant Pelior, Kirien m'avait cruellement blessée, mais je le savais en vie et ma propre vie avait pu continuer. Au fond, j'avais toujours su que les décennies passeraient et que, un jour...

Un jour, Kirien avait disparu. Si cela s'était passé dans l'enceinte d'Ankomnia, Pelior aurait su à qui s'adresser, car son père avait toujours pris soin de lui indiquer ceux à qui il faisait confiance et ceux dont il se défiait, mais c'était d'un voyage que son père n'était pas revenu. Alors le jeune elfe avait suivi les instructions données des années auparavant : se rendre à Franc-Côte et rechercher le grand amour du nécromant.

Je faillis lui demander pourquoi il n'avait pas tout simplement pris la tête de son clan en versant deux ou trois larmes sur ce maudit elfe, mais je me retins. En réalité, je rongais mon frein, tournant dans ma tête tous les scénarios possibles. Puis je compris que j'avais du temps désormais, maintenant que nous avons fait connaissance, et que la vérité devrait venir de son père, son père qui l'avait élevé et choyé et qu'il semblait tant aimer.

Tandis que Pelior continuait de me raconter sa vie et de m'expliquer comment il avait emmené avec lui toutes les affaires qui nous donneraient les indices nécessaires pour retrouver Kirien, une pensée étrange me traversa l'esprit : je n'avais jamais su aimer mon père, mais mes trois enfants, pour des raisons différentes, les préféraient à moi. Ceux de mes filles étaient morts, ce qui me laissait un avantage pour les prochains siècles. Après tout, nous pouvions très bien échouer à sauver Kirien malgré mes meilleurs efforts.

Pelior logeait en ville chez un ami des Siluan et une part de moi n'avait pas spécialement envie de me rendre chez des elfes noirs, mais l'amusement ou la curiosité l'emportèrent.

Quatre décennies s'étaient écoulées depuis la dernière attaque saphir contre Illuanor. Leur défaite avait été cuisante, mais avait marqué le début d'une sorte de trêve entre nos deux peuples. Il y aurait encore quelques batailles, quelques affrontements, mais, désormais, les elfes apprendraient à aimer leurs vies plus que les conquêtes et pénétrer dans une maison saphir n'était plus si incongru.

Kirien, visiblement, n'avait pas parlé de moi qu'à son fils car l'hôtesse de maison, qui nous ouvrit la porte d'entrée, hocha la tête d'un air entendu quand Pelior me présenta. Chez les elfes noirs, les femelles ne se battaient pas, aussi n'en avais-je rencontrées que très peu. Hormis notre couleur de peau, nos différences étaient minimales et, comme souvent, je songeais que nos affrontements avaient toujours plus tenu de querelles fratricides qui, aujourd'hui que nos populations se sont raréfiées, ont un goût très amer.

— Madame, voici Yasnîl des Evkans, qui est une amie très chère de mon père et qui a la bonté de m'accueillir dans sa demeure.

Spontanément, je ricanais sur « amie très chère », mais les deux elfes noirs me

foudroyèrent du regard.

— J'imagine que vous resterez pour le dîner, me demanda froidement la femelle, sans laisser transparaître ce qui l'emportait de l'aversion ou de la curiosité.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, répliquai-je sur le même ton, il semblerait que Pelior m'ait embarquée pour un long travail.

La demeure des Evkans était relativement petite et mon fils m'apprit que ce n'était qu'un pied-à-terre pour les affaires commerciales de cette famille roturière. Néanmoins, la modestie de la superficie était largement compensée par l'étalage de richesses : le commerçant affichait son répondant au travers d'une abondance de meubles ramenés de tous les coins du monde, de matières précieuses dans les tapis, les tableaux, les sculptures. Les sols étaient en marbre noir et une armée de serviteurs devaient les astiquer régulièrement.

— C'est un entrepôt ? me moquai-je en me frayant un chemin jusqu'à la chambre qu'occupait mon fils, mais celui-ci ne comprit pas l'ironie.

Sur une large table de travail, il avait étalé plusieurs documents et volumes épais.

— J'aurais dû m'intéresser aux travaux de mon père, se reprochait-il. Je n'ai aucune idée de ce qu'il a pu faire, d'où il est allé...

— J'imagine que tu as commencé par son journal, s'il en avait un ?

La question semblait évidente, mais le jeune elfe rougit en me tendant un épais carnet :

— Je n'ai pas osé le lire, ce sont... enfin, vous comprenez ?

En réalité, non, je ne comprenais pas : m'introduire dans l'intimité de mon ennemi était assez jouissif. Il était parti pour un voyage dont il n'était pas revenu : son journal contenait forcément des indices précieux sur sa destination. J'allais directement aux dernières pages, tout en me notant mentalement de conserver le carnet et d'y fouiller plus indiscrètement plus tard.

Kirien était un lettré, tout en sophistication et en manières : son écriture était régulière, très lisible. C'est une habitude commune aux pratiquants des arts magiques : ils tiennent un journal de bord par prudence, pour retrouver ce qu'ils ont fait ou n'ont pas fait quand une expérience tourne mal ou quand, au contraire, ils arrivent à une découverte non prévue.

Moi, je n'avais pas besoin de tenir un journal : les bardes chantaient mes exploits ! Et, dans leur bouche, ils étaient beaucoup plus honorables que dans mes souvenirs.

La soirée fut agréablement coupée par le dîner que nous offrit Yasnil. Ces jours-ci, elle résidait seule avec une servante qui était une fine cuisinière. Je mangeais de bon cœur, bus un excellent vin et la maîtresse de maison se releva d'une compagnie fort plaisante : elle parla de tout et de rien, de boutiques où choisir des robes et des étoffes, de la meilleure saison pour découvrir les campagnes hors des murs de Franc-Côte, mais sur ce ton léger où vous pouviez la rejoindre sans faux pas.

Puis, alors qu'elle nous servait un café parfumé et des douceurs, elle me lança :

— Et, donc, Kirien et vous êtes amis depuis longtemps ?

Le mot « amis » me surprit suffisamment pour que je mette quelques secondes à répondre :

— Il m'a engagé quelques fois comme garde du corps.

Que pouvais-je dire d'autre ? Il était déjà incongru que je fus présentée comme une amie au sein de la communauté des elfes noirs et j'allais annoncer que, non, nos relations n'avaient été que purement sexuelles car ce nécromant avait vraiment un physique qui me faisait bander littéralement ?

— Garde du corps ? répéta l'elfe comme si elle s'en étonnait. Je pensais que vous occupiez de hautes fonctions dans votre armée.

Je faillis répondre : « Et que savez-vous d'autre de moi ? Un manuel entier a été publié à l'attention de votre peuple, titrée *Cenlivane, la plaie des saphirs* ? » Mais je me contentais de :

— En temps de guerre, oui, j'ai mené quelquefois nos troupes, mais les Tanäan'Danal sont avant tout des mercenaires.

Quelle image cela renvoyait-il de moi ? J'avoue que je ne me préoccupais pas de plaire à des saphirs. Je travaillais pour l'or et ne regardais pas toujours d'où il venait.

Quand nous retournâmes à la chambre pour continuer nos recherches, Pelior, qui n'avait quasiment pas parlé de tout le dîner, probablement parce que deux dames plus âgées menaient la conversation, s'inquiéta :

— J'ignore vos tarifs, je ne savais pas que mon père vous avait employée. Il m'avait juste dit que vous seriez la bonne personne quand je serai dans les ennuis...

— Et il avait raison : je suis là pour t'aider, en tant que proche, tu n'as aucun souci à te faire.

En tant que mère, surtout, car je ne vais pas te laisser seul en galère maintenant que je t'ai retrouvé !

Nous travaillâmes toute la nuit et, au petit matin, nous avions les éléments que nous recherchions.

Longtemps, très longtemps avant ma naissance, les elfes noirs adoraient un dieu.

Je ne me suis jamais intéressée à la théologie, je sais juste que nos druides sont puissants parce que Myrania nous aime. Ou quelque chose comme ça. Je sais aussi qu'Alban, mon défunt premier mari, prêtre, pouvait soigner les blessures et les maladies parce qu'il était persuadé qu'Anténaos le guidait.

Au sein du peuple des elfes noirs, il n'y a ni prêtre ni druide. Les maladies et les blessures sont prises en charge par des médecins et, quand la médecine est impuissante, on fait venir des prêtres d'autres peuples... s'ils acceptent. Et leurs prières ne fonctionnent pas toujours, forcément.

De ce que Pelior et moi comprîmes, Kirien s'était interrogé sur la disparition des prêtres d'Ankomnia, avait mené des recherches sur ce mystérieux dieu disparu et... avait décidé d'en savoir encore plus. Quelle démarche poussait un nécromant à rechercher un dieu ? Son journal n'en disait rien, mais il restait encore trop de zones d'ombre que ni mon fils ni moi n'avions les compétences pour comprendre.

Pour ma part, j'avais toujours feint d'ignorer les dieux, peut-être parce que je sentais sur mon épaule, intrusif, le souffle chaud de Myrania. Je n'étais pas dupe : j'avais trop de fois réchappé à la mort, trop de fois tenté l'impossible et réussi. Wulfraan, mon oncle, serviteur de notre déesse, en avait lâché quelques mots, pensant probablement que je n'y prêterais pas attention, que je ne comprendrais pas, mais je savais déjà que certaines de mes victoires ne m'appartenaient pas.

Peut-être cela manquait-il à Kirien ? Réussir quand c'est peu probable, juste parce qu'une entité surpuissante nous a choisis.

— Nous ne comprendrons rien de plus désormais, fis-je remarquer quoique ce fut une évidence. Je vais aller dormir, puis on avisera.

Mes yeux commençaient à se fermer et j'avais brusquement envie d'être dans mon lit, chez moi, quoique je n'ai jamais eu, à proprement parler, de chez moi, mais la chambre que j'occupais chez Laurentia, et où je revenais au fil des décennies, était ce qui s'en rapprochait le plus.

— Vous pouvez loger ici, madame, me répondit Pelior, mais je hochais la tête avec un sourire :

— Un elfe des bois ne dort bien que chez lui.

Pour ne pas dire qu'il craindrait pour sa vie en dormant dans la maison d'un elfe noir.

Nous nous retrouvâmes quelques heures plus tard à la terrasse de mon café préféré : les jours qui allaient venir sentiraient la boue, le froid ou les soucis quelconques et je voulais profiter du soleil encore quelques heures.

— Il y a trop de zones d'ombre pour nos connaissances, résumai-je en préambule, et nous allons devoir trouver l'aide d'un lettré.

— Je n'ai pas pu dormir, répondit Pelior, je n'arrêterai pas d'y songer. Je connais un ami de mon père qui nous aidera.

— Très bien.

Je n'avais pas vraiment envie de faire le tour des amis de son père, mais puisque nous étions embarqués pour aider le nécromant...

— Il s'appelle Saën d'Umlayn.

Je fis probablement une étrange grimace.

— Vous le connaissez ?

Si je ne me sentais pas de raconter à mon fils les aventures sexuelles qui avaient conduit à sa naissance, je décidai que les péripéties de ses non-parents n'avaient rien de dérangeant.

— Il a été l'amant de ma sœur jumelle, mais ça s'est mal terminé.

En m'écoutant parler, j'eus cette étrange sensation que ma sœur et moi avions fait des choix assez... idiots une bonne partie de notre existence.

— Mal terminé ? répéta Pelior.

— Nous étions en guerre, édulcorai-je, et chacun d'eux a essayé de tuer l'autre. Pour faire simple.

— Oh...

Il n'avait pas vraiment compris et c'était bien ce que je lui souhaitais.

— Cela posera problème de travailler avec lui, alors ?

— Non, non, ne te tracasse pas. J'imagine que, comme pour moi, son amitié pour Kirien passera en priorité.

Je ricanai intérieurement, mais ne laissai rien paraître.

Il n'était bien évidemment pas question de rencontrer Saën en Ankomnia, mais il semblait que tous les elfes noirs s'étaient donnés rendez-vous à Franc-Côte. Le nécromant était arrivé quelques jours plus tôt et, au fond, le plus probable restait qu'il ait suivi Pelior

sans rien lui en dire. Même si, objectivement, je ne courrais pas grand risque, j'insistais sur un lieu de rendez-vous vraiment sûr et il n'y en avait pas tant que ça dans la cité.

Quand il me revit, les yeux du Saën trahirent son trouble. Il savait que je n'étais que la « jumelle », mais il y avait une sorte de lien mystique entre Cendre et lui. Ça peut sembler étrange, je m'en rends compte, de décrire une relation ponctuée de jeux sexuels sado-masochistes et de tentative de meurtres de « mystique ». Et pourtant. Cela n'était pas fini entre eux et ne finirait sans doute jamais. Une sorte de résonance ? Pour ma part, je répugnais à imaginer que ce put être de l'amour et je pense que ma sœur ne qualifiera jamais un lien qu'elle préfère nier de toutes ses forces.

A priori, Saën avait été surpris que Pelior s'adresse à moi car, si Kirien avait chanté mes louanges après de son fils, il s'en était bien gardé auprès d'alliés tels que lui. L'elfe noir avait d'abord été un peu agacé de la situation, mais avait très vite oublié. Lui et moi, en dehors de Cendre, avons un autre point commun : notre extrême pragmatisme. Nous pouvions passer contrat à peu près avec n'importe qui, dieux compris. Ce n'était pas tout à fait le hasard si nous avions survécu à tant de guerres.

Le nécromant ne nous avoua pas s'il partageait l'idée de son collègue qu'il y ait un dieu « manquant ». Il se contenta d'apporter un savoir factuel afin que nous retrouvions sa piste.

A l'ouest des terres habitées s'est réuni tout ce qui a été banni, perdu, oublié. Et c'est là que vont les aventuriers en quête de gloires, de hauts faits. En général, on ne les revoit jamais car le monde, à en croire quelques sages, est bien plus vaste qu'on ne l'imagine et, si on marche toujours vers l'ouest, on meurt simplement de vieillesse sans en attendre le bout. J'avoue que, pour ma part, je doute un peu d'un monde qui ne se termine jamais, mais je réserve l'expérience pour mes vieux jours, quand l'ennui ne me laissera plus que cette aventure.

Bref, j'ai souvent quitté les terres habitées, parfois en mission, parfois par curiosité. C'est même lors d'un de ces voyages que j'ai rencontré Kirien pour la première fois. J'eus alors un déclic : le père de Pelior n'était pas à son coup d'essai, simplement, cette fois-ci, cela avait dû mal tourner. Et il y avait de fortes chances qu'il ait été simplement tué par des bandits.

Tandis que Saën prenait des notes pour nous préparer un itinéraire, j'indiquais à Pelior qu'il nous fallait nous préparer pour plusieurs semaines d'absence.

— C'est ce moment de ta vie où tu vas savoir si tes études de magie sont utiles, me moquai-je gentiment. Si tu peux nous invoquer de l'eau et de la nourriture, nous serons moins chargés.

Le nécromant qui, quelques secondes plus tôt, semblait tout absorbé par sa tâche, claqua la langue :

— Je vous invoquerai deux montures. Si vous voyagez à pied, Kirien sera mort de vieillesse avant que vous ne le rattrapiez.

— Vous ne nous proposez pas votre compagnie ? lâchai-je.

Je n'avais pas lancé une seule pique de tout notre entretien et mes barrières menaçaient de céder.

— Le souhaitez-vous ?

— Non.

Le temps de ce bref échange, Pelior nous regarda, intrigué, mais je pense qu'il notait mentalement toutes ces questions auxquelles les réponses ne viendraient pas immédiatement.

Plus à l'ouest donc, si on oblique vers le sud après Nayga, une étrange ville humaine dont la population varie avec les modes, gonflée parfois de jeunes intrépides en quête d'exploits et parfois à l'abandon plusieurs années, après deux ou trois jours de marche, il n'y a plus qu'un désert. Ce qu'il y a après ce désert, personne ne le sait car personne n'est revenu de sa traversée.

C'est l'un des paradoxes des elfes : ils sont probablement les seuls à pouvoir mener à bien de telles explorations et ils le devraient sans doute, mais aucun ne sera tenté. Comme si la fatalité, en dressant une telle barrière, avait forcément de bonnes raisons qu'il serait inconvenant de troubler.

Oh, je me suis bien notée de traverser le désert, un jour, mais après avoir trouvé la fin du monde à l'ouest.

Saën nous raconta donc que le dieu que l'on avait vénéré à Ankomnia s'appelait Elmniun. Selon les notes prises par Kirien, il aurait été déçu (par quoi ?) et serait parti sur le dos de son dernier prêtre. Je pouffais devant cette image, me demandant comment un dieu se serait retrouvé sur les épaules d'un mortel, mais les deux elfes noirs ne semblaient pas disposés à rire et me regardèrent étrangement. Ils avaient du respect pour un dieu qu'ils ne connaissaient pas ?

Sur le dos de son prêtre, donc, Elmniun aurait ordonné au pauvre elfe de marcher vers le sud et de s'enfoncer dans le désert. A priori, Kirien était persuadé qu'ils avaient ensuite construit une sorte de temple pour attendre le retour des fidèles et les dieux savent combien les elfes peuvent attendre !

Je n'aime pas le désert, je n'aime pas le sable. J'aime voyager sur des routes pavées où l'on trouve des auberges qui servent de bonnes bières, où l'on dort dans des lits moelleux, où... mais il est très rare qu'une mission nous fasse simplement suivre une route droite pour tester toutes les bières entre deux grandes villes.

Nous allions trouver plein de brigands, nous risquions de nous perdre, mais, comme Pelior était mage et avait besoin de très peu d'ingrédients pour faire de l'eau ou de quoi manger, nous ne mourrions pas de faim, ce qui n'était pas forcément une bonne nouvelle si nous nous perdions trop.

Ce fut donc au matin d'une magnifique journée de printemps que Cenlivane des Tanään'Danal monta un cheval mort-vivant, dont les narines soufflaient des flammes bleues, pour aller sauver l'elfe qui lui avait arraché son fils peu après sa naissance. L'image était insolite, mais les chevaux du nécromant étaient de bonnes montures et un aventurier ne vit vieux que s'il sait accepter les opportunités. Et une mère ne laisse pas son fils braver seul un désert meurtrier.

Nous nous étions peu chargés : quelques armes (pour mon seul usage, Pelior n'avait pas été formé aux arts martiaux et je notai dans un coin de ma tête de remédier à cet oubli), une tente légère, des ingrédients de sorts, des vivres pour les premiers jours (les montures n'avaient pas besoin d'être nourries et l'idée était plutôt plaisante) et quelques livres de Kirien, dont ses carnets que je m'étais promis de lire.

Saën était peut-être un amant douteux, mais, en tant qu'allié, je ne trouvais rien à redire : il nous avait tracé une carte précise, avait ajouté une liasse d'annotations et d'instructions que, normalement, nous n'avions qu'à suivre. Cela ne préjugeait nullement de notre réussite, qui ne m'importait pas tant que ça. J'allais créer un lien positif avec Pelior et c'était ce qui comptait. Ainsi que revenir vivants tous les deux.

Les premières journées de route furent aisées et nous n'en mimes qu'une poignée pour atteindre Nayga. Bien évidemment, les autres voyageurs que nous croisions étaient un peu surpris du couple que nous formions, mais nos chevaux les distançaient sans peine et,

dans mes mauvais jours, je n'ai pas visage que l'on veuille contrarier.

Je connais les us et coutumes de la route pour y avoir passé bien plus de temps que dans mes foyers. Pelior me suivait sans se plaindre, mais je devinais qu'il n'était pas familier d'un tel rythme et que son arrière-train souffrait plus que sa dignité ne l'acceptait vraiment. J'aurais pu ralentir notre avancée sans qu'il y trouve à redire et tenter de parler, mais je me rendais compte que je ne savais quoi lui dire : vos enfants vous aiment parce que, quand ils étaient petits, vous les avez nourris, vous les avez cajolés aux premières fièvres, mais Pelior ne me devait rien et je n'avais pas développé, avec les mâles, un mode de communication qui puisse convenir à la situation. Je ne comprenais rien à la magie, j'aimais les armes et comploter contre le peuple auquel il croyait appartenir.

Bref, nous fûmes à Nayga et mon humeur avait tourné au morose devant l'échec de mes espérances maternelles. Je n'étais pas revenue dans cette bourgade depuis quelques années et elle avait grossi : on y trouvait désormais de vrais forgerons, des vendeurs de chevaux, un hôtel de passe aux murs de pierre.

— Nous dormirons à l'auberge, annonçai-je à mon fils. C'est probablement notre dernière nuit à l'abri avant un petit moment.

Comme les jours précédents, mon petit mage n'émit aucune réserve à mon ordre direct. Avait-il une nature simplement obéissante ou s'inquiétait-il excessivement pour son père ? J'étais assez curieuse de la réponse, mais ne voyais pas comment formuler la question. Nous prîmes un bon repas, dormîmes une bonne nuit.

Durant les pauses, j'avais commencé à fouiller les journaux de Kirien, mais ils ne contenaient rien de vraiment croustillant. Le nécromant alternait son temps entre l'éducation de notre fils et ses recherches. Il était suffisamment riche pour ne pas s'inquiéter de leur subsistance et pour choisir des nounous cultivées et fidèles. Il semblait n'avoir que peu d'amis et ne pas s'intéresser aux femmes. Ni aux hommes. Comme si l'amant que j'avais connu avait perdu soudain tout intérêt dans un art où il me semblait vraiment prometteur.

Au petit matin suivant, alors que nous avions déjeuné rapidement avant de nous mettre en route, un incident faillit mettre un peu de piquant dans notre morne périple. Un large Nordique, grand même pour son peuple, dont le sang ne devait pas remonter jusqu'au cerveau, nous apostropha :

— Hé, ils vont où comme ça les deux petits elfes ?

Ça n'était pas bien méchant, mais j'avais déjà eu l'occasion de saisir prétexte plus futile pour me défouler sur le premier venu. Je n'en eus pourtant pas l'occasion : à peine le

gaillard fit-il un pas vers nous qu'un autre l'arrêta en lui posant une main sur l'épaule.

— Oublie, fit-il simplement.

Je le regardais et me figeais : il ressemblait, sans doute possible, à Trenq, un barbare que j'avais connu... soixante ans plus tôt, ce qui était totalement impossible pour quelqu'un de son espèce. Ses yeux croisèrent mon regard et je compris que c'était plus qu'une ressemblance : son sourire imperceptible semblait répondre à ma question.

A mes côtés, Pelior n'avait pas bougé :

— Tout va bien, madame ? se contenta-t-il de demander.

Je me tournais vers lui et répondis seulement :

— Puisqu'on risque de mourir bientôt ensemble, je pense que tu peux commencer à m'appeler Cenlivane, simplement.

Les heures suivantes, j'aurais dû être concentrée sur la route, mais l'existence de Trenq me perturbait : si un barbare et un elfe avaient été croisés ensemble (et je pouvais l'imaginer sans problème, les gens de son espèce ayant du répondant au lit), le produit de leur union n'aurait pas été si... brut ? Et un simple humain ne durait pas. Ces petites choses étaient éphémères, comme leurs dieux l'avaient voulu !

Petit à petit, la route avait disparu et la végétation commençait à se raréfier. Nous suivions désormais des pistes à peine marquées par de rares passages.

— Qu'as-tu en réserve pour nous protéger du soleil ? demandai-je à Pelior.

Quoique les elfes soient nyctalopes, il était toujours plus agréable de voyager de jour quand on en avait les moyens et un mage, même peu expérimenté, pouvait s'occuper de ce genre de désagréments. Mon fils nous invoqua donc une étrange toile, dont la consistance ressemblait à une gaze très fine, qui se tendit au-dessus de nos têtes.

— Finalement, remarquai-je, la magie a du bon.

— Vous avez dû y avoir recours plus d'une fois au cours de vos missions ? s'étonna Pelior.

— En fait, non, mon garçon, répondis-je. J'ai souvent voyagé seule et je ne connais rien aux arts magiques.

— Pourquoi ?

La question était simple et, pourtant, je n'avais aucune réponse. Peut-être parce que la magie qui coulait dans mes veines et que j'aurais pu faire fonctionner, si j'avais accepté de l'étudier, me venait de mon père. J'étais une Tanään'Danal comme ma mère, Fiona.

— Il faudrait probablement que je prenne le temps de l'étudier, dis-je enfin.

J'étais une guerrière et, dans ce domaine, j'avais largement montré ma valeur. Finalement, il était sans doute temps que j'accepte l'ensemble de mes origines.

— Ça ne vous intéressait pas ? continua le petit elfe noir.

— Disons que c'était ma façon à moi de me rebeller, peut-être, souris-je.

J'avais préféré devenir plus forte, plus rapide, plus puissante. Être la meilleure à l'épée, à l'arbalète, et ce qui me restait à prouver était peut-être d'ordre intellectuel.

— Ma mère voulait que je sois une grande guerrière, tu sais. De la même façon, j'imagine, que ton père préférait te voir étudier les arts magiques comme lui plutôt que de devenir un soldat ?

Pelior parut réfléchir, plongé dans ses pensées, puis conclut :

— Non, Père n'attendait rien de moi. Je crois. Il m'a toujours répété que je devais sentir ma voie en moi, que ce que je devais faire m'apparaîtrait clairement.

Je ricanais :

— Tu as de la chance d'avoir un tel père !

Comment aurais-je été avec lui ? Aurais-je accepté qu'il ne se batte pas ? J'avais fait de Cassandre et d'Angeline des guerrières, en n'hésitant pas à user de « c'est ce que nous sommes » comme si cela avait le moindre sens.

— Cette conversation a l'air de vous rendre triste, Cenlivane ?

Pelior me regardait avec son air si doux. Il n'avait rien ni de son père ni de sa mère, comme s'il avait pris un meilleur de nous donc nous n'avions même pas conscience.

— Tu sais, je parle d'étudier la magie, pour m'y mettre, quoi, mais je suis peut-être trop bête pour ça...

Il hésita entre la politesse, qui exigeait qu'il réfute sans savoir, ou la gentillesse, qui imposait de me laisser tranquille dans mes idées moroses, et il choisit la deuxième option.

Aidés des instructions et des chevaux de Saën, nous progressions très vite et n'avions pas croisé âme qui vive. Nous n'étions pas à une époque troublée. Du tout. Et l'hypothèse que j'avais formée plus tôt, que Kirien aurait été tué par des bandits, devenait de moins en moins solide. Le nécromant était puissant et, même seul, disposait de bonnes ressources.

J'avais mené bien des missions, de l'escorte à la recherche d'objets perdus, d'assassinats même, mais je n'étais jamais parti à la recherche de quiconque. J'avais coutume de penser que ce qui est perdu est perdu et, surtout, ne tient pas à être retrouvé. Pourtant, pendant vingt ans, j'avais eu en tête, à l'opposé de mes propres principes, de

retrouver Pelior, dont je ne savais même pas le nom. Sans succès avant qu'il ne vienne de lui-même à moi.

Je ne pensais pas retrouver Kirien et, pourtant, j'étais là. C'était un de ces moments où vous vous dites que vous devriez arrêter de faire n'importe quoi, de prendre de mauvaises décisions, et qui ne changent rien, au final, quand votre vie reprend son cours habituel. On ne peut être sage quand on est puissant et quand on prend l'habitude d'avoir tout ce que l'on veut.

Notre traversée du désert fut monotone : nous marchions dans une étendue de sable ingrate, nous buvions et mangions des incantations de mage, nous ne parlions pas sauf pour nous assurer que nous étions sur le bon chemin. Je continuais ma lecture des journaux du nécromant et j'avais effectivement découvert qu'il parlait de moi à Pelior. Étrangement. Sans jamais lui dire que j'étais sa mère, mais en distillant cette pensée ténue que j'étais un élément de sa vie, sans l'expliquer, sans lui donner plus de corps.

Encore plus étrange, Kirien semblait penser à moi relativement souvent. Parce qu'il vivait aux côtés de mon fils ? C'était... troublant. Comme si aucune femelle, dans toute la cité d'Ankomnia, n'avait pu lui faire oublier qui j'étais. Pelior avait raison : j'étais une sorte de « grand amour » et je n'aimais pas spécialement cette idée.

J'avais déjà été mariée deux fois : à l'humain Alban et au demi-elfe Koldo. C'était des hommes que je respectais profondément, qui avaient une stabilité, une sorte de foi en la vie qui me semblait briller de mille feux. Kirien était sans doute bien plus beau, il sentait bon, s'habillait avec élégance. Il avait exercé sur moi une délicieuse attraction sexuelle, mais je ne l'aimais pas, et pas seulement à cause de l'enlèvement de Pelior. Je ne l'avais jamais aimé : j'aurais répugné à m'endormir dans ses bras après l'acte sexuel. Il ne m'inspirait ni tendresse ni sécurité.

— Tu as déjà été amoureux ? demandai-je abruptement à mon fils alors qu'il préparait une mixture près du feu.

Le jeune elfe leva les yeux vers moi, surpris, mais répondit sans arrière-pensée :

— Non, cela ne m'est encore jamais arrivé, mais une vie d'elfe est très longue.

C'était une formule apprise, de Kirien probablement.

— Tu n'aimeras pas qu'une seule fois et ce sera différent à chaque rencontre, répliquai-je. Il faut bien commencer un jour.

— Et vous ? Combien de fois avez-vous aimé ?

En me rendant compte de la réponse que j'allais donner et qui contredisait largement

mes propos précédents, je ris :

— Seulement deux fois, en fait.

— Mon père ?

— Je suis désolée, non, Pelior. Ton père n'est pas un homme bien à mes yeux.

Je regrettais aussitôt mes paroles : le fils était inquiet du sort de son père et, moi...

— Pourquoi ?

L'elfe noir me regardait sans comprendre :

— Pourquoi m'aidez-vous alors ? Pourquoi m'a-t-il dit...

— A cause de toi, seulement de toi, Pelior. Disons que nous avons un pacte qui nous lie.

Le rattrapage était maladroit, mais suffirait pour l'instant. Oui, bien sûr, j'aurais aimé lui dire qu'il était le fruit d'un bel amour interdit, comme on en lit dans les histoires, mais je n'ai jamais aimé les elfes noirs qui sont passés dans mon lit. Ce sont des saphirs après tout !

Notre chemin continuait et la situation était en train de me retourner la tête. Je voulais rentrer à Franc-Côte, présenter mon fils à ses sœurs, puis me taper un immense barbare (ou le taper, au choix, les deux solutions défoulent bien). Je ne voulais pas sauver un nécromant kidnappeur d'enfant obsédé par mon souvenir !

Et le temple est apparu. L'histoire incongrue du dieu sur les épaules de l'elfe devenait soudain moins incongrue. Pelior et moi stoppâmes nos montures au même instant et nous regardâmes.

— C'était là le but du voyage de mon père. Si nous ne l'y trouvons pas...

Il n'avait pas le cœur de finir sa phrase et je fus triste pour lui. Si nous échouions, cela me réjouirait peut-être, mais mon petit serait en deuil. Le temple était encore assez loin et il était difficile de voir s'il y avait de l'activité, mais cela me semblait peu probable : nous n'avions croisé personne et la terre, ici, était stérile.

— Si Kirien a disparu, il y a probablement danger. On va ralentir un peu.

En réalité, l'endroit était simplement trop désertique pour présenter le moindre danger : en nous rapprochant, nous vîmes que le temple, entièrement bâti en marbre noir, choix étrange sous un soleil permanent, était haut et large, d'un seul tenant. Après réflexion, le terme de temple m'était venu spontanément, plutôt que bâtiment, car il imitait certaines caractéristiques des temples humains que j'avais pu voir, mais, sans l'histoire farfelue racontée par Saën, rien n'indiquait les raisons de cette structure à cet endroit paumé.

Nous arrivions du nord et une grande porte à deux battants nous faisait face. Grande ouverte, mais, en même temps, quelles menaces craindre quand on se situait nulle part ? Tout en avançant, j'aurais pu mettre la main sur mon épée, prête à dégainer, mais aucun combattant n'est si rapide que je me laisse surprendre et il n'y avait pas un bruit.

L'odeur nous saisit à la gorge alors que nous allions pénétrer dans ce qui devait être une cour intérieure. Une odeur de mort. Fraîche. Ecœurante. D'un geste, je fis signe à Pelior de s'arrêter, je descendis de ma monture et avançai très prudemment. Je franchis les portes, l'épée au clair, et mes pas firent crisser un sol de petits cailloux blancs. Ici et là, des cadavres gisaient, récemment égorgés ou éventrés, disloqués. C'était probablement des humains et leurs vêtements me firent penser qu'il s'agissait d'une troupe de pillards. Je ne savais pas si cette information était rassurante, mais l'endroit était bien défendu, donc habité.

Toujours sur mes gardes, j'entendis un bruit de porte et un petit homme rondouillard, les manches relevés comme en plein travail physique, apparut. En m'apercevant, ses lèvres formèrent un « Oh ! » étonné et, tenant toujours mon épée de la main droite, je levais ma main gauche en signe de salut et de paix.

— Je ne suis que de passage, annonçai-je aussitôt.

Après tout, j'avais pénétré sur son territoire, même si je l'ignorai quelques secondes plus tôt.

— Vous n'avez effectivement pas l'air d'un pillard, répondit-il aimablement. Bienvenue à vous, voyageuse !

Autant d'innocence au milieu de ce carnage détonnait, mais j'avais appris à accepter les situations simples. J'appelai Pelior et m'avançai vers le petit moine.

— C'est assez rare que des voyageurs arrivent jusqu'à nous, remarqua-t-il quand nous fûmes plus près.

— Nous recherchons un ami, expliquai-je sans fioritures.

— C'est encore plus rare.

Il sourit de sa blague et je rengainai mon épée tandis que Pelior cherchait quelque chose dans l'un de ses sacs. Il finit par en sortir un petit portrait sur bois extrêmement réaliste. Je n'avais moi-même pas revu Kirien depuis qu'il m'avait enlevé notre enfant et un étrange sentiment s'empara de moi en revoyant ce visage désiré puis haï. La voix du moine interrompit le cours de mes pensées :

— Il s'agit de Kirien, il est parmi nous !

Je regardai le visage de l'elfe noir et y lus la même incompréhension que je ressentais, le soulagement en plus.

Contrairement à ce que j'avais cru, le temple était habité et d'immenses cours intérieures abritaient des jardins cultivés : la magie n'a que faire du soleil de plomb et du sable ingrat. Si le bâtiment avait semblé imposant de l'extérieur, de l'intérieur, il était vraiment gigantesque et les moines n'étaient pas si nombreux. Il y avait des humains, un immense troll aveugle, quelques orcs et elfes noirs.

C'était surréaliste en réalité car le lieu était paisible, loin de l'agitation du monde, et, pourtant, les orcs étaient connus pour leur brutalité. Les elfes saphir aussi. Chacun nous saluait poliment et j'éprouvais ce même sentiment un peu cotonneux, quand mes idées n'étaient plus bien claires après trop de verres de vin.

Le moine de l'entrée nous avait expliqué qu'ils avaient subi une attaque et qu'il devait brûler les corps. Aussi nous confia-t-il à l'un de ses frères pour nous mener jusqu'au nécromant. Je devinais que, tout le long de notre trajet, le cœur de Pelior devait battre beaucoup trop vite.

Nous trouvâmes Kirien dans un petit jardin rempli de roses odorantes. Il était assis sur un banc de pierre et paraissait perdu dans ses pensées. Il ne nous prêta pas attention quand nous nous approchâmes et ce ne fut que le « Père ! » strident de Pelior qui le tira de sa rêverie. Il cligna des yeux, étonné, et sourit tendrement. C'était... déroutant.

— Pelior ? Mon grand ! Que fais-tu ici ?

— Mais, Père, cela fait des semaines que vous êtes parti ! Je n'avais aucune nouvelle de vous ! J'étais inquiet !

Le nécromant ne semblait absolument pas réaliser ce que notre fils lui disait et il continuait de sourire comme si tout était à sa place.

— Je suis content de te voir.

— Moi aussi, Père.

Pelior était décontenancé et il se tourna vers moi.

— Ne sachant où vous étiez, j'ai suivi vos instructions et suis allé quérir l'aide de l'elfe sylvaine Cenlivane.

Kirien se tourna alors vers moi, me remarquant enfin :

— Quel plaisir de te revoir, très chère amie.

Il vint vers moi, me saluant d'un baise-main élégant. Rien ne collait tout simplement.

— Cela fait des semaines que tu es parti de chez toi, redis-je pour voir sa réaction.

— Des semaines ? Tant que cela ?

Il semblait tout à la fois un peu ennuyé et légèrement dubitatif.

— Tu sais qui je suis ? retentai-je.

— Tout à fait. Tu es Cenlivane des Tanään'Danal, la mère de Pelior.

J'avais imaginé, tout en voyageant au côté de notre enfant, bien des dialogues au moment de nos retrouvailles, mais pas celui-là. A mes côtés, le petit mage s'était figé. Il répéta sans comprendre :

— La mère de Pelior ?

— Hé bien, mon cher enfant, tu as l'air surpris ?

Pelior et moi nous regardâmes : le nécromant avait perdu l'esprit et sans doute était-ce pour cela que les moines l'avaient recueilli, ignorant qu'un fils et des amis l'attendaient quelque part.

J'avais souvent songé à mille façons de me venger de Kirien lorsque je mettrai la main dessus, mais ce Kirien-là n'était pas mon ennemi, juste un pauvre elfe déboussolé. Pas un adversaire qui excite la haine. Je ne sais pas pourquoi, je passais ma main dans la sienne et il me sourit de plus belle :

— Tu es toujours la plus magnifique femelle de ce monde.

Et, toi, tu es flippant, pensai-je.

Nous ne savions pas réellement dans quoi nous nous étions fourrés. Kirien avait perdu l'esprit, mais était-ce temporaire ? Était-il un prisonnier ou les moines, généreux, avaient recueilli un pauvre errant ? Et ce n'était pas lui qui pouvait nous apporter les réponses. Nous ignorions d'ailleurs tout du dieu qui était adoré ici, sinon qu'on trouvait dans ses fidèles des orcs et un troll...

Je fis signe à Pelior que je souhaitais lui parler : nous réinstallâmes le nécromant sur son banc de pierre, sans qu'il proteste le moins du monde, et nous chuchotâmes un moment. Je souhaitais que mon fils partage mes doutes et mes inquiétudes avant que nous fassions quoique ce soit. Nous écartâmes l'idée de nous enfuir en courant, traînant Kirien derrière nous. Après tout, sa guérison et son esprit étaient peut-être lié à ce lieu. D'un commun accord, je partis donc en quête du moine qui nous avait guidé jusque-là, tandis que Pelior profitait de son père retrouvé, même si ce n'était pas tout à fait ça.

Enfin, chercher notre guide me semblait surtout un bon prétexte pour fouiller ici et là tout en justifiant ma présence à qui je croiserais. Malgré l'étrangeté de l'endroit, et hormis mes craintes raisonnables, le lieu restait extraordinairement paisible. C'était probablement lié à sa situation au milieu de nulle part, mais j'avoue que j'avais rarement (voire pas du tout ?) fait des retraites dans des temples en plein milieu de désert.

Une paix semblait couler en moi, m'envahir doucement et je ne sais pas bien si cette sensation m'était plaisante ou révoltante. Puis j'entendis cette voix, cet ordre plutôt, clairement dans ma tête :

— Ce n'est pas ton dieu, il n'a aucun pouvoir sur ton esprit !

Le sentiment de paix disparut aussitôt. J'étais sur mes gardes, dans un lieu potentiellement hostile. Bien des années plus tôt, j'aurais pu m'étonner de cette voix intrusive, me demander pourquoi ou comment. Mais on ne peut nier indéfiniment une réalité aussi présente, même en faisant preuve d'une naïveté sans borne. Myrania, la déesse des elfes et des justes, et surtout des elfes sylvains, avait encore bien des projets pour moi et m'enterrer ici n'était pas dans la liste.

Ma visite des lieux ne m'apprit rien : je croisais deux ou trois moines, marchant tranquillement, qui se firent un plaisir de me renseigner sur le chemin, avec cet air benêt qui ne leur allait pas du tout. Car ces mâles (il n'y avait aucune femelle, mais, de ce que je savais des religions, la mixité était rarement au programme dans les lieux de retraite – raison pour laquelle je n'en voyais pas vraiment l'intérêt) avaient un passé qui leur collait à la peau, dans leurs cicatrices et leurs muscles saillants.

Je passai des cloîtres paisibles, tombai sur le réfectoire et sur la bibliothèque (mais je n'imaginai pas y prolonger mes recherches), sans que personne ne se soucie réellement de ma présence. Ils ne me craignaient pas. Du tout.

Et, enfin, je retrouvai notre guide. Il vint vers moi, souriant comme toute cette bande de... ravis ?

— Êtes-vous heureuse ? Vous avez retrouvé votre ami ?

J'ai retrouvé un légume, oui.

— C'est vraiment bien ce que vous avez fait pour lui, le recueillir alors qu'il n'avait plus toute sa tête.

— Que voulez-vous dire ?

Le moine me regarda avec perplexité et la légère pointe menaçante que je crus percevoir n'était probablement due qu'à ma nature soupçonneuse.

— Vous ne l'avez pas recueilli ?

— On pourrait dire ça, mais le terme n'est pas tout à fait approprié. Kirien a choisi de rejoindre nos rangs et c'est un honneur quand un être, quel qu'il fut, nous rejoint.

D'accord.

— Je ne crois pas qu'il puisse rester ici, des gens l'attendent chez lui.

— Il ne partira pas.

Simple constat ou menace ?

— Vous avez raison, répondis-je, prudente, le choix lui appartient. S'il souhaite rester avec vous, mon compagnon et moi allons repartir.

— Laissez-vous quelques jours, prenez le temps de découvrir notre communauté avant de repartir.

Quand on est loin de tout et de tout secours, il y a une expression : être fait comme un rat. Il me semblait que c'était un peu la situation dans laquelle Pelior et moi nous nous trouvions, mais je savais qu'une bonne étoile veillait sur moi. Ou une déesse moins paisible qu'on ne la décrivait aux petits elfes. Je détestais l'idée d'être retenue contre mon gré, mais, en même temps, je ne devais pas me voiler la face : si nous partions maintenant, ce serait peut-être sans Kirien ou sans son esprit. En restant, nous pouvions essayer de comprendre.

Je traînais encore un peu dans les bâtiments et ne rejoignis mon fils et son père qu'à la cloche du dîner. Tous les moines devaient être là et ils étaient au plus une trentaine. Pas vraiment nombreux, mais suffisant pour faire mal si nous les prenions de travers. Ainsi entourés, nous ne pouvions pas vraiment discuter, aussi me contentais-je d'observer. Je comptais à nouveau le troll aveugle, les orcs patibulaires dont le visage était déformé par le sourire niais, cinq barbares qui, ma foi...

Mon esprit dériva quelques instants vers des choses inconséquentes et plaisantes. Depuis que Pelior était revenu dans ma vie, je n'avais pas pris le temps de penser à moi et... Deux des elfes noirs n'étaient pas mal non plus, à vrai dire, même si Kirien restait probablement le plus agréable du lot. Et la nourriture était convenable. Je finis mon assiette, acceptai qu'on me resserve, bus du vin. En réalité, je ne savais pas ce que je cherchais puisqu'un processus magique était probablement à l'œuvre et cela n'était donc pas de ma compétence.

Quand nous eûmes fini de manger, nous aidâmes à ranger et le guide de l'après-midi nous annonça que deux chambres avaient été mises à notre disposition près de celle de Kirien, car la communauté ne voulait que notre confort (et notre bonheur ?). Nous nous repliâmes donc derrière le nécromant et, une fois seuls, j'allais pour m'entretenir avec mon fils quand je remarquai son air étrange.

— Tout va bien ? demandai-je de la façon la plus neutre possible.

— En fait, oui, répondit aussitôt Pelior. Père a sans doute eu raison de s'installer ici. Tout y est merveilleusement paisible.

Merde !

Ce fut un de ces moments de ma vie où je détestais mon ignorance, le peu de soin que j'avais pris pour apprendre à poser les choses, à résoudre les énigmes. Je ne savais absolument pas ce qui se passait, mais cela avait contaminé mon petit mage et je n'étais tout simplement pas la bonne personne. La seule solution qui fut dans mes cordes était de partir pour revenir avec une armée et raser ce temple, mais quelle armée pouvais-je lever pour sauver deux elfes noirs ? Avais-je la fortune et le bagou nécessaires pour embaucher mes propres frères ?

Je regardai le père et le fils, sans rien dire, puis déclarai qu'il était temps d'aller se coucher. La petite chambre qui m'avait été attribuée était propre et simple et je pouvais avoir l'illusion que j'étais juste dans un chez-moi où je prenais du repos avant de repartir pour une de ces errances dont j'avais l'habitude.

Je m'allongeai sur le lit, mais j'étais bien trop énervée pour dormir, d'autant que je dors beaucoup moins que la plupart de mes congénères. Je repensais aux barbares aperçus plus tôt et j'étais bien tentée, mais cela sentait les ennuis. Finalement, après avoir ruminé trois bonnes heures, je ressortis de la pièce et me rendis dans la chambre de Kirien. Ici, au milieu de nulle part, aucune porte n'était jamais fermée et le nécromant dormait paisiblement. Je lui secouai doucement l'épaule. Il ouvrit les yeux et me remarqua dans la pénombre :

— Salut !

— Tu as envie de faire l'amour ? demandai-je tout de go, pas décidée à m'entretenir avec sa version décérébrée.

— Oui, bien sûr, répondit-il avec un grand sourire dont je décidais de nier l'existence quoiqu'il me fut parfaitement visible.

Je me penchai pour l'embrasser, mais il me saisit aussitôt, ses mains cherchant à me déshabiller précipitamment. L'expérience fut étrange : il était à la fois enthousiaste et docile et cela ne s'accordait pas du tout avec l'empreinte que ma libido avait de lui. Je profitais du moment sans bien savoir si je rêvais ou si j'avais finalement abusé du vin, à table, mais certains signes me laissèrent entendre que tout était bien réel.

Allongé sur le dos, sa respiration commençait à s'apaiser, annonçant le sommeil, et je me relevai pour rejoindre ma chambre.

— Où vas-tu ? me retint-il.

— Je vais dormir, répondis-je un peu trop sèchement.

— J'aimerais te garder un moment dans mes bras, si tu n'y vois pas d'inconvénient.

— Non, dis-je simplement en sortant.

Non, je ne dormirai jamais dans tes bras : nous ne sommes pas amis ! Ça n'a jamais été que sexuel et je me moquerai bien de ta vie si Pelior ne lui accordait pas de valeur !

Au matin, quand je me réveillai, le cauchemar n'avait pas disparu : nous étions toujours dans un grand bâtiment au milieu du désert et mon petit elfe noir parlait toujours sérieusement de s'installer ici avec son père pour « goûter à la sérénité » de l'endroit. Si je ne m'étais pas un peu défoulée la nuit d'avant, je crois que ma solution, pour goûter moi aussi à la sérénité, aurait été de passer tout le monde par le fil de l'épée. Mais je m'étais bien épuisée et j'avais de menues réserves de calme.

Tournant en rond dans les bâtiments, à la recherche d'une solution qui me tombe du ciel, je me décidai à invoquer Myrania :

— Déesse, je sais que t'es là. Enfin, je crois. Ça sent mauvais ici et c'est peut-être cool pour un troll aveugle, mais je ne peux pas reperdre Pelior. Sérieusement.

Tout en marchant, je continuai un couloir et tournai deux mètres plus loin. Trenq, que j'avais aperçu quelques jours plus tôt à Nayga, se tenait là, devant moi.

— Salut ! me lança-t-il et je sentis bien qu'il se moquait de moi.

— Tu n'es pas Trenq, n'est-ce pas ? répondis-je aussitôt, comprenant que nous avions été observés bien avant notre arrivée au temple.

— A ton avis ?

— T'es qui et qu'est-ce que t'as besoin d'un type comme Kirien ?

— Tu es un être fascinant, Cenlivane. Tu le sais ?

Je ne répondis pas, ne sachant trop où notre ennemi inconnu voulait en venir.

— Tu es probablement l'un des plus grands généraux de cette époque, n'est-ce pas ?

Les données s'emboîtèrent dans mon cerveau pas bien finaud :

— T'es une sorte de dieu paumé qui monte une armée ? Mais pourquoi un troll aveugle ?

— C'est un grand maître d'armes et tu serais surprise si tu le voyais combattre, ricana le faux-Trenq, mais ce temple est un lieu de paix.

— Pour l'instant ?

— Tu t'installes, tu prends tes quartiers et tu vois...

Tandis que le dieu-qui-ne-s'était-pas-présenté parlait, je cherchais ce que je pouvais avoir à offrir contre la vie de deux elfes noirs et j'étais au regret de... ne rien avoir du tout.

Kirien était un nécromant puissant, je l'avais déjà appris à mes dépens, et, si Pelior tenait de lui, il deviendrait un grand mage.

— Tu sais que je suis déjà au programme d'un autre dieu ? dis-je en continuant de chercher.

— Tu as ton libre arbitre.

— On va dire que non et que, même dans ta famille, ça ne doit pas se faire de piquer les jouets de sa sœur.

Trenq eut un drôle de petit tressautement de paupière qui me fit penser que j'avais vu juste.

— Pelior est à moi, avançai-je alors, c'est mon fils et un Tanään'Danal. Notre famille sert Myrania. Ça marche comme ça.

— Non, ça ne marche pas comme ça. Kirien et son fils sont de mes fidèles désormais.

— Et tu vas les garder là combien de temps ? Tu n'as qu'une trentaine d'hommes à peine ! Ils ne peuvent pas vieillir ici !

— Ils sont en mon pouvoir, que cela te plaise ou non, petite sylvaine !

J'avais le sentiment de négocier avec un mauvais marchand. Est-ce que les dieux aussi pouvaient fatiguer du cerveau ?

— T'as pas un système pour les marquer et qu'ils puissent partir ? Ou je te donne ma parole qu'ils seront à toi quand tu en auras besoin ?

— Ta parole ?

Le dieu fut pris d'un étrange fou-rire, finalement un peu vexant.

Tue-le ! ordonna la voix dans ma tête.

Si j'avais réfléchi, j'aurais évidemment pensé qu'on ne pouvait pas tuer un dieu, mais je savais obéir sans poser de questions. Alors que Trenq pleurait tellement il riait, je saisis mon épée et la plantai droit devant moi. Il n'était pas mort, ce n'était pas possible, mais son enveloppe charnelle avait pris un bon coup. Sans m'attarder, je courais vers les chambres de Kirien et de Pelior.

Tu ne peux pas les sauver !

Je suis obligée d'essayer, déesse. Pelior est mon fils et je ne suis pas la meilleure des mères, mais je suis obligée de le sauver.

S'il n'y avait eu qu'un elfe, j'aurais pu imaginer que je l'assommais et que je l'emportais sur mon dos, mais je n'étais bien sûr pas capable de porter deux mâles en bonne santé.

Aide-moi ! Tu ne vas pas laisser à ce dieu taré deux atouts d'une telle valeur.

Ils ne me servent pas !

J'étais arrivée aux chambres et Trenq avait dû prendre un bon coup car personne ne semblait me poursuivre. Les deux pièces étaient vides quand j'ouvrais brutalement les portes et je continuais vers le jardin le plus proche. Père et fils devisaient paisiblement, assis sur le même banc de pierre.

Aide-moi ! suppliai-je. Aide-moi ! J'apprendrai tes arts ! Je peux devenir druide comme ma sœur !

Je savais promettre n'importe quoi, j'avais toujours été une parjure. Pourtant, je me doutais que, cette fois, ce ne serait pas aussi facile de me soustraire à mes promesses. Alors que j'arrivai au niveau des elfes noirs, des mots jaillirent spontanément de ma bouche et, quelques secondes plus tard, mage et nécromant me regardèrent avec étonnement.

— Courrez ! ordonnai-je.

Et, bêtement, nous nous mîmes à courir vers l'entrée. Nous croisâmes quelques moines ahuris que je bousculais violemment, mais personne ne tenta rien d'efficace contre nous. L'écurie n'était pas loin et les deux montures mort-vivantes, dont l'invocation prendrait bientôt fin, étaient toujours là, immobiles. J'enfourchai la première et Pelior et Kirien montèrent la deuxième.

Une petite voix me soufflait que nous partions vers le désert sans équipement ni réserve, mais je n'imaginai pas prendre le temps de fouiller encore, sans savoir dans quel état j'avais laissé le dieu inconnu.

— Nous n'avons même pas d'eau, remarqua Kirien d'une voix morne alors que nous nous étions enfin accordé une pause après une chevauchée que nous ne devons qu'au caractère surnaturel de nos montures.

— Je m'occupe de ça, répondit Pelior d'une voix grave.

Effectivement, il fit de l'eau en prenant des cailloux. Les druides ne pouvaient pas faire ça, notai-je mentalement, assez impressionnée.

— Bravo, fils, lança Kirien qui, à la réflexion, semblait aussi surpris que moi.

Hormis ces détails techniques, aucun de nous n'osait vraiment parler.

— Voilà, le père et le fils sont enfin réunis, fis-je remarquer, mal à l'aise devant la situation.

Kirien me regarda étrangement et répondit enfin :

— J'imagine que tu viens encore de me sauver la vie ?

— Ça y ressemble.

Pelior nous coupa :

— J'ai obéi à vos instructions, Père, vous m'aviez dit de la quérir si j'avais des ennuis.

Et vous aviez disparu depuis plusieurs semaines.

— Plusieurs semaines ? répéta Kirien en se frottant les tempes.

Puis il se tourna à nouveau vers moi :

— Tu ne lui as rien dit ?

— A propos de quoi ? De la façon dont les elfes noirs enlèvent leurs enfants à leur mère ?

Pelior nous regarda tour à tour.

— Je te dois la vie, remarqua alors Kirien, encore une fois.

— Je te dois la vie, reprit-il, je te dois mon fils qui est ce que j'ai de plus précieux. En somme, je te dois tout. Et je ne m'en sens pas redevable.

Les mots n'avaient pas de sens, je le regardai sans comprendre et Pelior s'était figé au « je te dois mon fils ».

— Depuis la première fois où nous nous sommes rencontrés, je n'ai plus jamais été capable d'aimer une autre femme, de ressentir une émotion quelconque hormis avec Pelior et toi. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé, surtout quand j'ai appris ton mariage avec un demi-elfe.

— Ça veut dire quoi ? fis-je abruptement.

— Ça veut dire que je n'aime que toi. Et que, puisque tu ne me rendras jamais cet amour, je me sens quitte.

— Nous ne sommes quittes de rien du tout !

Malgré moi, ma voix était montée dans les aigus :

— J'ai sauvé ta sale petite vie de rat et tu m'as volé mon enfant ! Et tu oses parler d'amour alors que tu n'as aucune idée de ce que ça peut vouloir dire !

Et c'est ainsi que Pelior assista aux retrouvailles de ses parents... et à leur échapage en bonne et due forme. Avec le recul, j'aimerais pouvoir dire que je suis restée digne, forte, insensible, mais je pense que ce fut la plus pathétique empoignade que n'eurent jamais deux elfes de nos rangs.